

APPPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 467 mai 2024



© Baga

Emmanuelle Nicot, réalisatrice de *Dalva*

Le cinéma l'a reconnectée à elle-même

Béatrice Delvaux
*Écrire le sens au
cœur du journalisme*



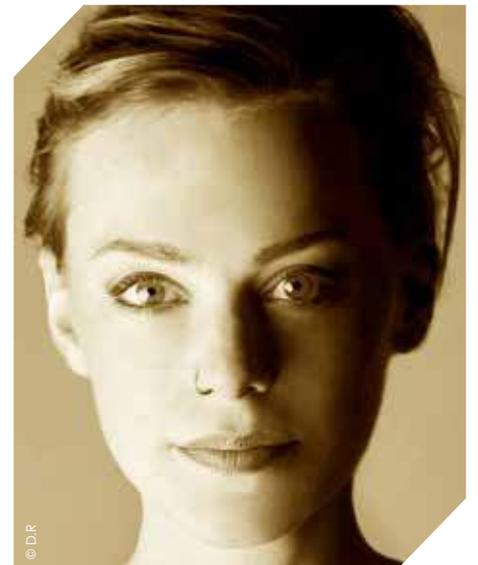
© Bruno D'ALIMONTE



© Juliette BOUZOU

Nicolas Bouzou
*Une société de la peur
n'est pas une fatalité*

Céline Chariot
*Déculpabiliser les
victimes de viols*



© D.R.



Édito

AUX URNES, LES “PEOPLE”

La démocratie sortira-t-elle du désamour dont elle fait l'objet si, demain, les élus de la Nation ne sont plus des politicien·ne·s professionnel·le·s mais des monsieur et madame Tout-le-monde ?

Certains voient dans cette relève des politiques par des personnes (presque) normales une des voies pour réduire le fossé séparant “le peuple” de celles et ceux que ce dernier élit pour gérer l'État à sa place. Faire entrer de “vrais” gens dans les Parlements et dans des gouvernements : la solution est tentante. Pour combattre l'entre-soi du monde politique et ses “petites combines”, quoi de mieux qu'un bon coup de balai dans les vieilles fourmilières mitées, et leur remplacement par des essaims d'élus flambant neufs, qui n'auraient pas, eux, l'ambition de “faire carrière” ?

D'un côté des experts professionnels aux intentions pas toujours claires ; de l'autre des amateurs naturellement désintéressés et pleins de bonne volonté : la dichotomie rappelle peut-être un peu trop la remise en cause générale des élites qui déferle à longueur de journée sur les réseaux sociaux...

Inviter des non-politiciens sur leurs listes, cela fait en tout cas quelques élections que les partis exploitent l'idée, en commençant par recruter des journalistes de l'audiovisuel. Ceux qui, après avoir été des at-trape-voix, ont pu réellement marquer la politique de leur empreinte n'ont cependant pas été nombreux.

Quoi qu'il arrive, les élections de juin tiennent déjà un record : celui du nombre de candidats n'appartenant pas au sérail que les états-majors politiques auront convaincu d'entrer dans la bataille. Cette fois, il ne s'agit plus seulement de ratisser parmi le personnel journalistique ni dans l'audiovisuel, mais d'afficher sur les listes des “personnalités” de la “société civile” issues de domaines les plus variés possibles.

Des “people” du moment dont les enrôlements ont, à chaque coup, fait l'objet de campagnes de communication bien orchestrées. À côté de ces “people” réputés, les listes comptent aussi d'autres tenants de la société civile, connus de quelques poignées d'électeurs seulement. De ces prises-là, les partis se targuent souvent moins. Car ce ne sont pas elles qui feront pencher la balance.

Une partie de l'électorat se retrouvera sûrement dans ces “modèles”, parfois inspirants, mais qui se rapprochent aussi souvent des stars que font admirer les médias.

Il ne viendra l'idée à personne de remettre en cause leurs professions de foi pour le programme de tel ou tel parti. Mais, s'ils sont élus, ces néophytes auront-ils l'occasion de faire triompher leurs convictions, voire de les inscrire à l'ordre du jour d'un gouvernement ? Ou ne risquent-ils pas d'être réduits au même rôle que ces membres de la société civile qu'Emmanuel Macron avait recrutés au lendemain de son élection, et qui se sont souvent révélés être plutôt des pions que des sources inspirantes ?

Qu'un courant d'air frais soit nécessaire pour chasser la poussière de la chose publique est une évidence. Qu'ouvrir le jeu à de nouveaux entrants ayant de véritables projets, et que les partis politiques leur donnent les moyens d'accéder à l'agenda de la société est plus que souhaitable. Le lendemain des élections dira si tout cela aura eu du sens, ou été une simple opération de ravalement...

L'appel s'intéresse ce mois-ci aux jeunes, qui semblent faire si peu confiance aux politiques. Et a rencontré l'éditorialiste en chef du journal *Le Soir*, qui s'est entretenue avec des électeurs sur le terrain. Deux regards pour un peu nourrir l'espoir.

Frédéric ANTOINE,
Rédacteur en chef du magazine *L'appel*

Sommaire

a Actuel

Édito

Aux urnes, les "people" 2

À la une

Être électeur, c'est bien ! Être citoyen, c'est mieux ! 4

Croquer

Le cancan de Kanar 7

Signe

BRICS+ : une alternative pour le Sud Global ? 8

L'homme pour qui il faut avoir moins peur 10



Les jeunes face au jeu politique : le trou noir ?



Escalpade répond aux besoins des handicapés.

v Vécu

Vivre

Des bâtisseurs de possibles 12

Penser

La globalisation de l'indifférence 14

Voir

Des regards échangés et changés 15

Rencontrer

Béatrice Delvaux : « Donner me rend heureuse » 18

s Spirituel

Parole

À pas de porcelaine 21

Nourrir

Quand le passé éclaire l'avenir 22

Lectures spirituelles 23

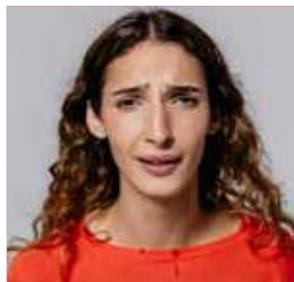
Croire ou ne pas croire

L'amour a besoin de vous 24

Appuyer ou ne pas appuyer ? 25

Corps & Âmes

Pleurer, un droit pour tous 26



Verser des larmes : le début d'une vraie libération.

c Culturel

Découvrir

« Par le cinéma, j'ai pu me réinventer » 28

Médi@s

Le télétravail : le grand (dés)amour ? 30

Planche

Reprendre son envol après un viol 32

Accroche

Da Vinci, un génie aux multiples facettes 34

Pages

Une Ardennaise dans la révolution française 36

Petits à lire 37

Notebook & messagerie 38



Sortir des lieux communs sur un artiste mondial.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditrice responsable et Présidente
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Catherine DALOZE,
Paul FRANCK, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE, Christian
MERVILLE, Gabriel RINGLET,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique
HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane
CHINSKY, et Armand VEILLEUX.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Présidente du Conseil : Florence
VANDERSTICHELEN

Production – Finition
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Rue du Lombard 8, 5000 Namur
☎ 0475.36.69.78

Abonnement annuel : 40 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702

Bic : GEBABEBB

✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 <http://www.magazine-appel.be/>

Publicité

Rue du Lombard 8, 5000 Namur
☎ 0475.36.69.78

✉ secretariat@magazine-appel.be

L'Appel est membre du Conseil de déontologie journalistique dont il respecte les règles.



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles



Les élections du 9 juin et du 13 octobre prochains ont été nommées « le mégascrutin ». Elles se déroulent, en effet, à un moment assez mouvementé, dans la suite des périodes covid et post-covid, durant la guerre en Ukraine et le conflit sanglant dans la bande de Gaza, bouleversant les habitudes, laissant une large partie de la population pantoise, indécise et désarçonnée. Et les jeunes dans tout ça ? Et surtout, parmi eux, ceux qui votent pour la première fois.

Michel LEGROS

Les jeunes et la politique

ÊTRE ÉLECTEUR, C'EST BIEN ! ÊTRE CITOYEN, C'EST MIEUX !

Dans de nombreuses écoles, à l'occasion des élections, les enseignants et les directions invitent des candidats des différentes formations politiques qui se présentent au scrutin à rencontrer les futurs primo-électeurs. Mais, de plus en plus, ce genre d'initiative, jadis acceptée avec intérêt, ne connaît plus le même succès.

Ainsi, Florence, sortie de rhéto l'an dernier, se trouve plutôt perplexe : « *Je ne comprends pas. Et, beaucoup, dans ma classe, ne comprennent pas non plus. Nous sommes donc devenu·e·s fatalistes. On imagine que notre avis n'est pas entendu. Les candidats, devant nous, se disputent comme des chiffonniers. À quoi cela va-t-il servir d'aller voter si je n'ai pas l'impression d'être reconnue ? Et, en plus, le vote est obligatoire. J'irai donc avec des pieds de plomb, en votant blanc, sans doute. Je préférerais, par exemple, via les réseaux sociaux, créer une sorte de moteur de recherche avec cinq mots-clés permettant d'accéder à une information plus crédible.* »

ESPOIRS ET PROJETS

Aujourd'hui échevin Ecolo à la ville de Charleroi après plusieurs années de mandats comme député wallon, Xavier Desgain a plusieurs fois participé jadis à ces rencontres pré-électorales. Il n'y répondait pas directement aux questions des élèves, mais préférerait leur demander de se projeter dans un avenir plus ou moins proche. « *Comment vous voyez-vous dans cinq ans ? Quels sont vos souhaits, vos espoirs, vos projets ? Parce*

« À quoi cela va-t-il servir d'aller voter si je n'ai pas l'impression d'être reconnue ? »

que voter n'est pas la recette à une réponse immédiate. Les éventuels effets, s'ils se font sentir, n'apparaîtront que bien plus tard. Plongez-vous dans les programmes des partis avec vos souhaits et espoirs futurs. » Même si elle trouve

ce type de question pertinent, Anne-Sophie Lejeune, directrice de l'Institut Saint-André à Ixelles, se montre fort sceptique à propos de son efficacité : « *Beaucoup d'élèves ne savent pas se projeter dans l'avenir immédiat à la suite de leur parcours d'apprentissage. Comment se projetteraient-ils dans un avenir putatif lointain ?* »

Cette directrice rejoint les objectifs de plusieurs organisations de jeunesse et d'éducation permanente, comme, entre autres, Infor-Jeunes et la CNAPD (Coordination nationale d'Action pour la Paix et la Démocratie). Même s'il est intéressant de rassembler des candidats des différentes formations politiques afin de les entendre défendre leurs programmes au scrutin proche, la sensibilisation à la citoyenneté et à la démocratie ne se cantonne en effet pas à ces périodes chaudes. Il est opportun de travailler ces problématiques à tous moments. « *Le devoir de citoyenneté* » est bien plus large que le droit de vote et le devoir de l'électeur.

PENSÉE CRITIQUE

À cet égard, Roberto Galluccio, ancien administrateur délégué du CEPEONS (enseignement officiel des Provinces et Communes), rappelle que l'éducation à la citoyenneté fait partie intégrante du Pacte pour un enseignement d'excellence, initié dès 2015 par la ministre Joëlle Milquet et mis en place depuis 2017. Dans l'enseignement officiel, un cours de philosophie et citoyenneté est proposé à tous les élèves depuis les classes maternelles jusqu'à la rhéto, à raison de deux périodes par semaine. Son objectif est de permettre de développer la pensée critique et la raison au sens humaniste. Ces cours théoriques se complètent de mises en situation des jeunes, de rencontres avec des acteurs de terrain, tant politiques qu'associatifs.

L'injonction de la neutralité est martelée incessamment dès la création de ce pacte scolaire. Thibault Zaleski, enseignant détaché à la CNAPD, n'hésite pas à affirmer que cette « *neutralité outrancière a aseptisé les écoles et beaucoup d'enseignants. Ce qui aboutit, en quelque sorte, à la dépolitisation de tous les acteurs éducatifs* ». C'est pourquoi, la CNAPD, entre autres, coordination pluraliste d'organisation de jeunesse, met à la disposition des jeunes des outils multiples et variés « *afin de nourrir une réflexion collective et plurielle pour réinventer et construire d'autres horizons politiques toujours plus proches de l'utopie démocratique* ». Parmi ces outils, un coffret de huit fiches thématiques, *Democra-quoi ?*, permet à leurs utilisateurs de retrouver les sources de la démocratie et d'en interroger les fondements et l'histoire.

OUVRIR DES DÉBATS

Dans le cadre du projet Débagora (lire ci-dessous), des élèves de l'institut Saint-Stanislas à Etterbeek, en partenariat avec le centre Eddy Merckx de Woluwe-Saint-Pierre et deux athénées (Evere et Robert Catteau), ont pu échanger et débattre avec des acteurs de terrain autour de la réalité des problématiques de la sécurité, du logement et de l'urbanisme à Bruxelles. À l'issue de ces expériences et de prises de conscience, les élèves ont ouvert un dialogue avec les instances de leur école afin d'obtenir des organes de participation. Par ailleurs, en 2018, une poignée d'étudiants à l'université, constatant que l'intérêt pour la politique et son fonctionnement laissait à désirer, ont créé l'ASBL Civix. Son but est de leur permettre de revigorer cet intérêt en aidant les jeunes à s'informer, principalement via les réseaux sociaux. Aujourd'hui, cette ASBL rassemble plus de septante bénévoles et a déjà enregistré plus de 68 000 téléchargements.

Le 23 mars dernier, plus de cinq cents personnes - jeunes pour la plupart - se sont ainsi retrouvées dans un grand auditoire de l'ULB pour ouvrir un débat avec des candidats des principaux partis se présentant aux élections. « *La preuve, disent-ils, qu'il y a non seulement un intérêt, en tout cas une demande d'informations les plus complètes possibles.* »

Cela n'étonne pas la directrice de l'institut Saint-André, Anne-Sophie Lejeune. Au sein de son établissement, plusieurs expériences – parfois même en dehors du programme requis

« Nous étions de vrais parlementaires et négociions avec de vrais ministres pour voter de vraies propositions de loi. »

– sont en effet organisées par les professeurs, en fonction de leur bonne volonté et de leur engagement, avec le devoir de réserve indispensable. Comme l'échéance électorale approchait, ils ont proposé, fin mars, aux élèves de rhéto, une rencontre avec seize candidats aux futures élections. Bien cadrés par le secrétariat de l'enseignement catholique (neutralité obligatoire), quelques points d'attention ont été mis en avant :

« Veiller à inviter tous les partis démocratiques. Le PTB est actuellement repris dans les groupes siégeant dans les différents parlements. Ce serait sans doute délicat de ne pas les inviter. À voir s'ils répondront à votre demande. Le VBlock n'est pas à inviter vu le cordon sanitaire. Dans l'invitation aux différents partis, préciser que l'objectif est d'informer les élèves sur la vie politique de notre pays et sur les élections à venir. Il ne s'agit pas strictement d'un débat politique où chaque parti viendrait défendre son programme et convaincre. Préparer les questions en amont avec les jeunes, de manière à cadrer les échanges. L'intervention des professeurs de français est utile sur ce point. De manière à préparer finement la question et à travailler l'éventuelle argumentation.

Après la rencontre, il serait utile de débriefer avec les jeunes ce qui a été échangé, les éventuelles contradictions et d'analyser avec eux les réponses reçues. Tous les jeunes ne profitent en effet pas d'un décodage possible à la maison.

Ne pas tenir ces rencontres trop tard, car plus les élections approchent, plus le débat politique deviendra tendu. Des inter-

ventions avant le congé du mois de mai semblent donc correspondre à une bonne temporalité. »

EUROPEAN YOUTH PARLIAMENT

Par ailleurs, tout au long de l'année et du cursus des élèves, des cours formels sont organisés. En seconde année, par exemple, une option "activité citoyenne", à raison de cinquante minutes par semaine, propose des modules de sensibilisation montrant les arcanes de la démocratie. Une dizaine d'élèves de rhéto en immersion anglais, en dehors des cours obligatoires, participent au European Youth Parliament. Cette année, celui-ci a rassemblé près de deux cent cinquante étudiants venus des quatre coins de l'Europe début avril à Gand (présidence belge du conseil européen oblige). Ces jeunes ont été plongés pendant une semaine dans les réalités européennes.

De plus, l'institut d'Anne-Sophie Lejeune participe à la MUN (Modélisation des Nations unies) dont le but est de former ses acteurs aux négociations au sein des instances de l'ONU. Laetitia Parion a eu la chance d'en faire partie quand elle était en rhéto : *« Je suis allée à Londres où j'ai rencontré des jeunes venus du monde entier. Tout est très codifié et demande beaucoup de travail. Mais, j'y ai appris énormément de choses. De plus, cette année-ci, j'ai pu participer au JPJ (Jeugd Parlement Jeunesse) au Parlement fédéral avec cent vingt autres jeunes venus de toutes les régions de notre pays. Nous étions pendant une semaine de "vrais parlementaires" et discussions et négociations avec de "vrais ministres" pour arriver à voter de "vraies propositions" de loi. J'y suis allée sans a priori, pour voir et apprendre. C'est une bonne occasion de former mon esprit critique et mon appartenance citoyenne. » ■*

Fédération Infor-Jeunes, rue armée Grouchy 20, 5000 Namur ☎ 081.98.08.16
 federation@fcwb.be
 CNAPD rue de l'éclipse, 6, 1000 Bruxelles. ☎ 02.640.52.62 info@cnap.be

ÉDUIQUER À LA DÉMOCRATIE ET À L'ÉGALITÉ

Sociologue spécialiste des multiples enjeux de l'éducation, Bernard Delvaux participe notamment au projet Débagora *Quand les jeunes se mêlent de la politique*. Il a été développé à Bruxelles sur le thème des inégalités en 2022-2023 et sur celui de la place des jeunes dans la ville en 2023-2024, sous la conduite de deux centres de recherche (UCLouvain et ULB) et de trois organisations d'éducation à la citoyenneté (Jeune Et Citoyen, Infor Jeunes Bruxelles et Musée BELvue). Pareille démarche, qui concerne les années de la fin du secondaire, implique un travail en classe durant plusieurs mois et des journées interclasses. Son but est de présenter les analyses, positions et propositions à d'autres classes et à des acteurs politiques en vue d'en débattre.

Ce projet qualifié d'« ambitieux » par Bernard Delvaux doit composer avec les contraintes scolaires, les compétences des enseignants et les habitudes des élèves. *« Former les jeunes aux élections est insuffisant, estime-t-il, puisque c'est se centrer sur un seul moment de la vie de la démocratie en informant sur les droits et les devoirs des électeurs, ainsi que sur les institutions, tout en comparant les programmes des partis. Mais, au-delà, éduquer au politique, c'est aussi apprendre certaines com-*

pétences utiles pour peser sur les politiques publiques, en sachant rédiger, défendre oralement son point de vue, chercher des alliances, etc. Une telle démarche évite cependant de remettre en question le système tel qu'il existe et part de l'hypothèse non dite qu'il faut d'abord apprendre avant de pouvoir prendre part. »

« Il importe, insiste-t-il, de remettre en question cette idée qu'il n'est possible de participer vraiment au politique que lorsqu'on maîtrise certaines compétences. Il faudrait plutôt, dès le plus jeune âge, apprendre à vivre l'égalité des pouvoirs et à pratiquer la démocratie participative dans le microcosme de la classe (qu'il conviendrait de nommer "collectif d'apprentissage"), puis, progressivement, dans des contextes plus larges. » Et d'ajouter : *« Il faudrait apprendre durant la scolarité à expérimenter et questionner les rapports de pouvoir ainsi que les processus de construction d'un commun à partir des individualités singulières, des intérêts divergents, des compétences différentes... »* Parmi des démarches développées dans ce sens, en plus du projet Débagora, Bernard Delvaux cite celles du réseau des écoles citoyennes (ecolecitoyenne.org) et de Jeune Et Citoyen, ex-Jeunesse étudiante chrétienne (jecasbl.be) (J.Bd.)

Le cancan de Kanar



LE MARC À KANAR

Pour assurer une succession à l'affiné crayon de Cécile Bertrand, disparue trop rapidement fin février dernier, *L'appel* a le plaisir d'accueillir dans ses pages le dessinateur de presse Bernard Querton, alias Kanar. Un pseudonyme qu'il a choisi assez tôt de sa carrière, en référence au surnom de "canard" que lui donnaient ses amis, et qu'il utilisait à ses débuts. Sous le nom de Kanar, il déclarera dans une interview que son trait est devenu « plus anguleux et incisif ».

Kanar est licencié en communication sociale de l'UCLouvain, promotion 1990. L'un de ses professeurs n'était autre que... l'actuel rédacteur en chef de *L'appel*. Le cartooniste est aujourd'hui professeur de philosophie à

l'École Supérieure des Arts Saint-Luc à Liège. Il a collaboré avec *Le Soir*, *La Libre Belgique* et *L'Écho*, ainsi qu'avec *Le Vif-L'Express*. Il dessine dorénavant pour *Moustique* et le magazine *Imagine*, ainsi que pour le mensuel français *Alternatives économiques*.

Kanar livrera chaque mois le regard qu'il porte sur la thématique du grand article des pages 4 à 6 du magazine.

Le titre actuellement proposé pour sa chronique ne signifie pas que Kanar illustrera des "ragots". Il fait simplement référence au cri du canard qui, comme chacun le sait, cancanne toute la journée...

Frédéric ANTOINE.

INDICES

PUNIE.

Sans être exclue de l'Église catholique, la paroisse Don Bosco de Buizingen, près de Hal, s'est vu retirer son titre de "paroisse" par l'archidiocèse de Malines-Bruxelles. En cause notamment, un conflit à propos des sacrements et de l'eucharistie, qui y sont exercés par des laïcs.

CROISSANTES.

L'Église catholique de France dit connaître cette année une forte hausse des baptêmes d'adultes (+ 31 %) et d'adolescents (+ 50 %) par rapport à l'an dernier. 7 135 "catéchumènes" y ont été baptisés à Pâques. En Belgique, ce nombre a été de 362, contre 186 il y a dix ans.



RENVOYÉ.

Le pape a finalement ordonné le "renvoi de l'état clérical" de l'ancien évêque de Bruges Roger Vangheluwe, qui avait jusqu'ici conservé son titre. L'ancienne formule, la "réduction à l'état laïc", n'est plus d'actualité.

ARRANGÉ.

La nouvelle Constitution du Togo veut accorder au Parlement, et non plus à la population du pays, le droit d'en élire le président. Les évêques catholiques ont demandé que cette nouvelle Constitution ne soit pas promulguée.

NEUTRES.

Toutes les communes de Wallonie devront bientôt disposer d'une salle neutre destinée à l'organisation de funérailles. Les communes qui ne trouveront pas de lieu pourront s'associer à d'autres.

Entre discours et pratiques

BRICS+ : UNE ALTERNATIVE POUR LE SUD GLOBAL ?

Jacques BRIARD

Selon certains auteurs, cette alliance créée par le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine et l'Afrique du Sud ne défend pas les pays les plus pauvres de l'ex-Tiers-monde, ou Sud global, qui n'ont guère bénéficié de la mondialisation. Même à la suite de son élargissement en 2014.

« **A**près trente ans d'éclipse liés à l'internationalisation du modèle libéral consécutive à la chute de l'URSS, les pays de l'ex-Tiers-monde s'affirment à nouveau sur la scène internationale. Ce Sud global, expression venue des campus universitaires des États-Unis et utilisée aujourd'hui pour désigner l'ex-Tiers-monde, entend s'affranchir d'un ordre international qu'il considère comme injuste », observe l'historien et sociologue Laurent Delcourt, chargé d'étude au centre tricontinental (CETRI). Et d'ajouter : « Les pays des désormais BRICS+ symbolisent – pour beaucoup – cette révolte du Sud contre cet ordre-là. Mais ils ne peuvent que difficilement s'inscrire dans la filiation du mouvement tiers-mondiste. Car leur alliance n'est pas née d'une volonté commune d'ébranler les fondements du système. D'ailleurs, le terme BRIC a été inventé en 2001 par un économiste de [la banque] Goldman Sachs pour désigner les quatre marchés économiquement les plus prometteurs (Brésil, Russie, Inde, Chine) dans le cadre de la mondialisation. Ce n'est qu'après que ces pays ont peu à peu formalisé leur rapprochement. Cependant, sans remettre en cause la mondialisation et forts de leurs poids démographique, économique et politique, ils militent plutôt pour un meilleur rééquilibrage des rapports internationaux, mais loin de l'ancienne revendication tiers-mondiste, et les nouveaux membres du groupe (Égypte, Éthiopie, Arabie saoudite, Émirats arabes unis et Iran) ne peuvent que difficilement être considérés comme des forces progressistes de changement. Quant à la Russie, difficile de la considérer comme faisant partie de ce Sud global. »

FRACTURES ET DIVISIONS

Tout comme les pays occidentaux, les BRICS+ ne sont pas toujours sur la même longueur d'onde et constituent une coalition fortement dépendante de la Chine, y compris dans le cas de la Russie. D'ailleurs, analyse encore Laurent Delcourt, « si la Russie et, dans une moindre mesure, la Chine veulent transformer l'alliance en un groupe de solidarité contre-hégémonique opposé à l'Occident, d'autres membres n'envisagent

pas cette alliance comme un bloc anti-occidental. Car, bien qu'ils contestent aux pays occidentaux le monopole de la décision sur la marche du monde, le Brésil, l'Inde et l'Afrique du Sud veulent garder de bonnes relations avec les États-Unis et l'Europe, qui sont des partenaires de premier plan ». À cela s'ajoutent les persistantes tensions indo-chinoises et les dissensions qui pourraient se développer entre pays autoritaires et pays démocratiques.

Se référant à divers auteurs, Laurent Delcourt explique que les BRICS+ mettent d'énormes moyens à la disposition des pays du Sud, mais selon les conditions qu'ils imposent et à travers une banque de développement aux pratiques pas très différentes de celles d'autres institutions financières internationales et régionales. Il constate ainsi qu'ils « font main basse sur les ressources locales, favorisent l'expansion de leurs champions économiques nationaux, dopent leur propre croissance et trouvent de nouveaux débouchés pour leurs exportations, au risque de compromettre l'industrialisation des autres pays en développement, avec de graves effets sociaux et environnementaux dus aux accaparements de terres et de ressources, à la spoliation des communautés locales, etc. Suscitant la résistance des communautés dépossédées, ils sont à l'origine d'une multiplication de conflits socio-environnementaux comme le montrent les investissements chinois en Amérique latine et ceux du Brésil au Mozambique. »

DÉFENSEURS DU LIBRE-ÉCHANGE

En réalité, « les BRICS n'ont eu de cesse de s'ériger en défenseurs du libre-échange. Dans le cas du Brésil, quel soit le gouvernement, la libéralisation des échanges agricoles est au cœur des priorités internationales du pays et illustre le poids politique du complexe agro-industriel national à voir comme une composante du vaste réseau d'acteurs transnationaux. ». Et de citer le sociologue William Robinson, pour qui ces acteurs comprennent « des États et des institutions inter et intra-étatiques, à travers lesquels les transnationales, les agents politiques et leurs alliés organisent le capitalisme



NOUVELLE DONNE ?

Les BRICS veulent s'affranchir de l'ordre international et défendre leurs intérêts.

mondial et les conditions de l'accumulation transnationale dans la poursuite de leurs intérêts de classe ou de groupe ». Outre la quasi-absence de critères sociaux et environnementaux encadrant les investissements des pays émergents ailleurs dans le Sud, les BRICS+ montrent peu d'empressement à lutter contre les inégalités chez eux et figurent parmi les principaux utilisateurs des paradis fiscaux, tout en accusant les pays occidentaux d'en faire de même.

En notant que de nombreux pays aspirent à un monde multipolaire qui ne soit plus impérialiste, Laurent Delcourt avance que les BRICS+ risquent d'aggraver les injustices structurelles découlant de la mondialisation. Il relève aussi que plusieurs d'entre eux ont été, ou sont toujours, dans des conflits armés et ont un piètre bilan en matière de démocra-

tie et de droits humains. Voilà pourquoi, selon lui, la gauche du Nord comme du Sud ferait bien de « s'efforcer de bâtir des ponts solides entre les populations en lutte pour leurs droits, contre l'accaparement de leurs terres, l'avancée du modèle extractiviste et les grands projets d'infrastructures. Le salut de l'humanité ne repose pas sur les BRICS+, comme on l'a insinué. Il repose sur la capacité des forces progressistes à jeter des bases d'un nouvel internationalisme qui ne céderait pas aux lectures binaires du monde ». ■

François POLET, *Du "Sud" au "Sud global"*, Démocratie, novembre 2023 revue-democratie.be/index.php?option=com_content&view=article&id=1647:du-sud-au-sud-global&catid=58&Itemid=156

POINTS DE VUE DU SUD

Prolongeant l'appui qu'il a apporté aux populations du Tiers-monde opposées à la bipolarisation Est-Ouest au temps de la Guerre froide, le CETRI publie depuis 1996, dans la collection *Alternatives Sud*, des contributions critiques d'auteurs de l'hémisphère sud. Elles portent sur la mondialisation et sur l'évolution des pays en développement ou émergents concernant des enjeux importants, comme la réforme agraire, l'urgence écologique et la militarisation. Chaque numéro s'ouvre par un éditorial de synthèse. Le numéro intitulé

BRICKS+, une alternative pour le Sud Global ? paru en mars et introduit par Laurent Delcourt, contient des contributions d'enseignants au Brésil, en Afrique du Sud et en Argentine, d'un journaliste nigérian, d'un chercheur libano-palestinien, d'une militante féministe indienne et d'un militant de Hong Kong. Le numéro suivant sera consacré à l'Inde, dont on peut se demander si elle est encore une démocratie. (J.Bd.)

syllepse.net/alternatives-sud-r_24_va_1.html

INDICES

PROVOCANT.

Considérée en France comme une secte, l'Église de scientologie inaugure juste avant les Jeux Olympiques un grand centre de formation à deux pas du Stade de France, à Saint-Denis.

HALLUCINÉS.

Aux États-Unis, la plus populaire des megachurch (lieu de culte protestant de plus de 2 000 personnes) n'est pas chrétienne évangélique mais une organisation non confessionnelle reposant sur l'usage du... cannabis et de champignons hallucinogènes comme instruments spirituels.



DURABLE.

À l'issue du Sommet citoyen organisé en mars par le CNCD 11.11.11, quelque cent organisations de la société civile d'Europe ont appelé les responsables politiques à faire le choix d'une Europe ouverte, juste et durable.

FACILITÉE.

oj.be est le site fédérant plus de cent organisations de jeunesse de Bruxelles et de Wallonie pour faciliter la recherche d'activités, de ressources pédagogiques, de formations et de stages.

REFUSÉE.

Quarante ans après, l'entreprise chimique américaine Union Carbide n'a pas accordé de réparation aux survivant-e-s de la fuite de gaz survenue à Bhopal (Inde) en 1984 et qui a fait plus de 22000 morts, selon un nouveau rapport d'Amnesty International.

Nicolas Bouzou, économiste

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

L'HOMME POUR QUI IL FAUT AVOIR MOINS PEUR

Le monde occidental n'est plus gouverné que par une chose : la peur, déclinée sous toutes ses formes dans les médias ou la politique. Face à ce discours, un Français, qui se dit politiquement et économiquement libéral, affirme qu'il y a des chances d'espérer. Mais qu'on n'en parle pas assez.

« **N**'ayez pas peur ! » À l'instar d'un des prédécesseurs du pape François, cet économiste directeur d'un cabinet d'études et de conseils économiques à Paris aurait presque envie de s'adresser à ses contemporains en recourant à la même sentence. Mais, comme il n'est pas pape, il préférera peut-être leur dire : « *Ayez moins peur* » (... que ce qu'on veut vous faire penser). Car, pour Nicolas Bouzou, il y a des raisons de croire en l'avenir. Même si les augures qui proclament le contraire occupent largement le haut du pavé. Voilà un propos qui détonne. Et un homme qui étonne ? Peut-être moins. Car ce personnage, qui revendique être un « *libéral économique et politique* », peine à se retrouver dans les discours *mainstream*. Et, dès lors, fait tout pour s'en distinguer. Éditorialiste dans plusieurs médias français, notamment au magazine *L'Express*, il a aussi, à de nombreuses reprises, été invité à participer à des débats de société sur les chaînes Tv d'outre-Quévrain.

PEURS DE TOUT

Ce qui fait de Nicolas Bouzou une sorte d'OVNI un peu extra-ordinaire est qu'il ose s'opposer (ou choisit de s'opposer) à ce qui domine dans les sociétés européennes : la peur. « *Le débat public est dominé par la peur*, explique-t-il. *Pour le vérifier, il suffit de lire un journal ou de regarder une chaîne d'info à la Tv. Ce qui relie tous les thèmes traités est l'idée de peur. Peur de ce qu'on mange, des maladies, de la Russie, de l'élection américaine, de l'insécurité...* » Cette thématique domine parce qu'avoir peur attire souvent les audiences. Mais aussi parce que l'offre de peur est présente à profusion dans les médias, les réseaux sociaux, la politique et la culture. « *Présenter les choses négativement, simplement pour répondre à une demande, cela déforme la réalité. Cela renvoie une image du monde qui n'est pas exactement la bonne.* » En privilégiant la peur, il estime qu'on met de côté des aspects positifs de la société, par exemple dans le domaine médical, ou celui de l'énergie. Il parle d'un « *défaitisme qui frise avec l'erreur* ». « *Prenez, dit-il, la question de l'intelligence artificielle. On dit qu'elle pourrait nous tuer et se retourner contre nous. Pourtant, les vrais sujets à son propos sont plutôt : comment va-t-elle changer nos façons de travailler ? Comment faut-il se l'approprier ? Comment va-t-elle changer les métiers ?* »

Praticien du débat public, l'économiste se montre assez critique envers les médias. Il regrette que ce qui y donne l'air intelligent, crédible et sage, soit d'annoncer des mauvaises nouvelles et des catastrophes. « *Si, sur un plateau de télévision, vous affirmez que le gouvernement mène à la catastrophe, que les inégalités explosent..., vous allez tout de suite recevoir une oreille très attentive. Par contre, si vous dites, non pas que les choses vont bien, mais qu'il peut parfois arriver au gouvernement de prendre des mesures qui vont dans le bon sens, alors là, vous êtes balayé. On vous traite de ravi de la crèche, de collabo, de tout ce que vous voulez. Un biais fait que la figure pessimiste et catastrophiste sera vue comme sérieuse, alors que celle qui essaie de nuancer sera moins vivante, mais beaucoup moins audible.* » Comme Nicolas Bouzou rame un peu à contre-courant, sa position est inconfortable. Mais elle lui permet aussi d'endosser un habit qui le distingue des autres Français, et d'être presque seul à occuper cette place singulière sur l'échiquier.

TRADITION LIBÉRALE

« *Je suis un libéral dans la tradition classique* », poursuit Bouzou. Il ne cache pas qu'il aime la société dans laquelle il vit, et apprécie la démocratie libérale. « *Tout cela me convient. Je vois bien les problèmes, mais je suis un défenseur de la société*

à l'euro-péenne. Je m'épanouis là-dedans. » Est-ce à dire que, pour lui, il faudrait avoir "moins peur" parce que des solutions aux problèmes pourraient être apportées par la société libérale ? « *La tradition intellectuelle de notre société européenne est celle des Lumières, et donc de la raison, de la science, de l'innovation, du progrès, de la liberté. L'histoire a montré que ces valeurs étaient les plus appropriées pour répondre à des problèmes collectifs complexes.* » Prenant l'exemple du réchauffement climatique et des émissions carbone, il relève que les contrées où ces émissions baissent le plus sont les pays européens et les États-Unis. Alors qu'elles augmentent en Chine, en Russie et en Inde. « *Évidemment qu'on n'en fait pas assez*, dit-il. *Il faut aller plus loin, mais, aujourd'hui, les pays les plus performants du point de vue écologique sont ceux dans lesquels existe une société civile libre qui fait pression sur les gouvernements. Voilà pourquoi les États-Unis se sont convertis en quelques années à la décarbonation. Les pays occidentaux font le procès des pays occidentaux, ce qui est aussi d'ailleurs un attribut d'une société libre. Les Chinois, eux, ne font pas beaucoup le procès de la société chinoise.* »

AGIR POUR MATER LA PEUR

Certains économistes libéraux purs et durs du nord de l'Europe tiennent des propos aussi (sinon plus) optimistes que Nicolas Bouzou, ce qui n'est pas nécessairement rassurant. Mais ce type de contre-discours n'est pas que l'apanage d'ultras. Il cite notamment le Canadien Steven Pinker, dont les livres font un tabac, ou les travaux du site internet *Our world in data*, créé par le Max Roser, de l'université d'Oxford. « *Comme la plupart des phénomènes biologiques, l'impact de la peur sur la capacité à raisonner et à agir suit une courbe en cloche*, poursuit-il. *Cela veut dire qu'un petit peu de peur, c'est bien. Mais qu'au-delà d'un certain point, cela dérègle le raisonnement. Une anxiété assez généralisée touche nos contemporains. L'éco-anxiété dont souffrent de nombreux jeunes en est, hélas, une des conséquences.* »

Face à cela, Nicolas Bouzou ne veut pas paraître comme un optimiste naïvement positif. « *Ayons confiance dans la capacité des humains à réfléchir, à travailler pour résoudre les problèmes. Ce n'est pas tant une question d'optimisme ou de vision de l'avenir, que de se dire : au fond, l'homme est libre, l'humain est libre, c'est une potentialité. On n'a jamais disposé d'autant de savoir et d'outils qu'aujourd'hui. Tout cela est entre nos mains. Et nous donne une capacité à résoudre un très grand nombre de problèmes.* » C'est ainsi qu'on pourra lutter contre la perte de confiance, qui génère la peur. « *La confiance débouche sur l'action, et l'action annihile la peur, comme on l'éprouve dans nos vies personnelles. Quand on agit, on a moins peur. Lorsqu'on souffre d'une maladie, le moment où on commence le traitement sera moins anxiogène que celui qui précédait, même si c'est un traitement très pénible. Parce qu'on se situe dans une logique d'action. Sur les questions climatiques, les scientifiques, notamment ceux du GIEC, qui sont très lucides, n'ont pas peur. Les activistes, eux, ont peur. Les scientifiques voient le problème, mais ils ne sont pas dans la peur. Les politiques devraient aussi tenir des discours moins punitifs. Il y a un énorme investissement intellectuel à opérer pour rebâtir un discours qui soit celui d'une vision de la société, d'un projet et porter l'idée qu'on peut y arriver. Ce qui est compliqué en politique est de ne pas promettre la lune. Mais c'est de dire : si on se retrouve ses hanches, on y arrivera.* » ■

Nicolas BOUZOU, *La civilisation de la peur*, Paris, XO éditions, 2024. Prix : 19,50€. Via *L'appel* : - 5% = 18,91€.



© ESCALPADE

DES SOLUTIONS ADAPTÉES.
 Cette ASBL tente de répondre aux défis de l'école pour personnes différentes.

A l'extrémité du lac de Louvain-la-Neuve, adossée à la ferme équestre, s'élève une école apparemment semblable à toutes les autres. Des dessins de cloches et d'œufs aux fenêtres, saison de Pâques et de printemps oblige. Comme l'arbre en fleur au milieu de la cour. C'est l'heure de la récréation avec les mêmes cris qu'ailleurs. Des garçons et filles juchés sur des tricycles tournent dans la partie de la cour qui leur est réservée. Un enfant pousse un autre installé dans une poussette. Un petit groupe discute assis par terre. Plus loin, un élève s'accroche à un chariot mobile dont il se sert comme tribune pour avoir le pas plus sûr. Ça joue à se courir les uns après les autres en s'inventant, à force de gestes et de discussions, des règles à respecter ou pas. Un ballon passe au-dessus de la haie qui fait office de clôture. Une dame le ramasse et le renvoie dans un vibrant « merci » lancé par un chœur d'une dizaine de voix. Cette école a pourtant quelque chose de particulier : construite de plain-pied, ses murs ont le goût du chocolat. « Chaque année, nous vendons des pralines dans des boîtes qui représentent des briques », précise Martine Mortelmans, coordinatrice de l'ASBL Escalpage qui gère l'établissement. *Ces briques sont vraiment nos meilleures ambassadrices. Elles nous offrent une grande visibilité et nous donnent l'occasion d'entretenir les murs existants, tout en nous attelant à d'autres projets qui nécessitent de nouvelles constructions, grâce à toute une série de généreux donateurs qui nous soutiennent depuis très longtemps.* »

DES ÉCOLES QUI GRANDISSENT

Tout débute en 1997, quand six parents se désolent de ne pas trouver de solution adaptée pour assurer la scolarité de leurs enfants handicapés moteurs. Ils décident alors de se regrouper et de créer eux-mêmes une première classe. Pour pouvoir commencer à exister en tant qu'école, ils doivent rejoindre un pouvoir organisateur. Et, naturellement, c'est

à l'école Escale, qui accueille à l'époque des enfants hospitalisés à Ottignies, qu'ils s'accrochent. Leur classe est, dans un premier temps, abritée au monastère de Clerlande, avant de déménager dans les locaux de l'école Le Gai Savoir à Limal. Il faudra attendre près de trois ans pour que l'école puisse être autonome et soit reconnue par la Fédération Wallonie Bruxelles. Celle-ci constatant qu'elle répondait à un besoin, que sa structure était saine et qu'elle allait grandir en même temps que les enfants.

L'ASBL Escalpage prend alors son envol en se donnant un nom qui illustre parfaitement sa spécificité. « *Nous avons gardé le mot "escale" qui porte en lui le nom des origines, mais aussi des notions de répit, en le combinant avec "escalpage", qui ouvre à tous les possibles. Cela raconte à la fois tout notre historique depuis le début et les buts que nous poursuivons. Nous savons que nous répondons toujours à une demande de parents sans solution. Nous aidons à assumer l'accompagnement de leur enfant handicapé qui ne peut être accueilli dans une école ordinaire à cause de son handicap.* » Un bâtiment a été construit sur le site de Louvain-la-Neuve pour cet établissement en pleine expansion qui reçoit aujourd'hui soixante-six élèves. Afin que ceux-ci puissent poursuivre leur scolarité au terme du primaire, une école secondaire a été ouverte. Située à Limal, également accessible aux enfants malvoyants et mal entendants ne trouvant pas d'école de ce type dans les environs, elle accueille quatre-vingt-trois élèves.

UN CENTRE D'ACCUEIL DE JOUR

Juste à côté de l'école se dresse un bâtiment qui abrite ce qui s'est avéré indispensable : un centre de jour. Créé en 2016, ce lieu héberge des jeunes qui, ne pouvant pas rejoindre un atelier protégé, auraient donc dû rester à la maison à charge de leurs parents. « *Cette obligation est très frustrante pour celui ou celle qui a passé douze ans à Escalpage en étant entouré des soins et d'attentions spéci-*

Ensemble face à l'urgence d'une nécessité

DES BÂTISSEURS DE POSSIBLES

Christian MERVILLE

Depuis plus de vingt-cinq ans, l'ASBL Escalade se met au service de parents qui s'unissent pour tenter de créer des lieux d'accueil adaptés pour leurs enfants handicapés moteurs. Une action toujours recommencée lorsque les enfants grandissent.

fiques à son handicap. Ces personnes demandent une attention de vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cela représente une tâche énorme pour les parents avec des problèmes de renoncement à un emploi, de vieillissement ou de burn-out. Sans compter les difficultés financières liées à cette situation. C'est vraiment un gros souci pour ces familles. »

Tout ici est fait pour un accueil parfaitement adapté à un public porteur de handicap. De grands espaces favorisent la circulation des personnes en fauteuil électrique ou munis de coques. De petits locaux permettent à chacun d'aller vaquer aux activités qu'il s'est choisies pour la journée : un lieu cuisine, un atelier de menuiserie, un local Snoezelen avec lumière douce, musique adéquate et matelas à eau et coussins pour la détente et le repos...

« Le matin, les vingt-huit personnes qui vont passer leur journée ici sont accueillies par une équipe de dix éducateurs, plus

quelques bénévoles, comme la responsable. Ces retrouvailles sont suivies d'un petit déjeuner partagé. On papote, on se sent bien et en sécurité. Escalade est comme une grande famille où chacun peut se sentir autonome au sein d'un groupe. C'est à ce moment-là que chacun exprime ses envies pour la journée. Ils peuvent s'inscrire à l'un ou l'autre atelier. Tout est possible, mais on offre un cadre, ce qui permet à l'équipe pédagogique de s'organiser. De plus, chacun a l'occasion d'envisager des projets à plus long terme, des projets de vie. Par exemple, monter à cheval dans la ferme équestre toute proche. Et même si on met plusieurs années à le réaliser, on se donne un but et on y arrive. Les éducateurs sont des porteurs d'une énergie nécessaire quand l'un ou l'autre a un coup de mou. L'esprit doit toujours rester positif, tendu vers des projets à court ou à long terme. C'est ce moteur de l'équipe qui fait que celles et ceux qui sont accueillis ici sont toujours souriants,

prêts à s'entraider, heureux de se retrouver tous les jours avec tout ce qu'ils s'apportent entre eux. »

RÉPONDRE À DES BESOINS

Chez Escalade, tout part toujours d'un manque à combler, d'une sollicitation, et d'une écoute. À partir des besoins de parents d'enfants porteurs d'un handicap, l'association élabore avec eux des projets, en prenant le temps nécessaire pour étudier à fond leur demande. C'est une garantie de répondre le plus parfaitement aux besoins réels. « Ce que nous réalisons est indispensable pour les enfants porteurs de handicap et leur famille. Cela peut paraître un peu fou de se lancer dans des projets tout en ne sachant pas du tout si on va être soutenu par les autorités. Cela fait partie des gênes de la famille Escalade de se dire qu'on ne va pas attendre quand l'urgence est là. » ■

ASBL Escalade, rue de la Ferme des Bruyères 2, 1348 Louvain-la-Neuve. ☎ 010.24.49.99 📧 asbl@escalpade.be 🌐 escalpade.be/

Femmes & hommes

JASON NIOKA.

Diacre (futur prêtre) et judoka, il est en charge de la formation de la quarantaine d'aumôniers catholiques qui accompagneront les athlètes au sein du village olympique de Paris. Il met en avant un accompagnement spirituel « sur mesure ».

NANCY FAESER.

Ministre allemande de l'Intérieur, elle voudrait ajouter au test de naturalisation des questions sur la vie juive, la Shoah et l'antisémitisme. Selon elle, la protection des juifs est une responsabilité historique de l'Allemagne.



MARTHA PATRICIA MOLINA.

Selon cette avocate et chercheuse nicaraguayenne qui vit aujourd'hui en exil, 4800 processions traditionnelles liées à Pâques ont, cette année, été interdites au Nicaragua, où les catholiques se sentent persécutés et victimes de violences sexuelles.

GENEVÈVE DECROP.

Cette sociologue française a participé à la commission d'études sur la place des femmes dans l'Église catholique. Elle vient de déclarer au quotidien Ouest-France : « Sans les femmes, l'Église s'effondre. »

GRÉGORY GADEBOIS.

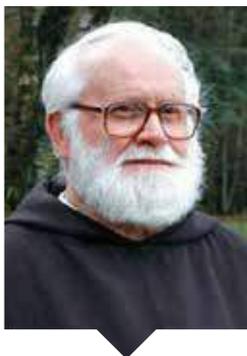
Dans le film *Paternel*, cet acteur joue le rôle d'un prêtre découvrant qu'il est le père d'un fils de 11 ans conçu avant son entrée dans les ordres. Un fils qui s'étonne qu'il ne puisse l'appeler "père".

L'humanité défigurée par des conflits

LA GLOBALISATION DE L'INDIFFÉRENCE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Pour le pape François, l'humanité est à un carrefour de civilisations. Elle doit choisir entre une culture de l'indifférence et une culture de la rencontre.

C'était le 8 juillet 2013, en la première année du pontificat du pape François. Lors de son premier voyage hors de Rome, sur l'île sicilienne de Lampedusa, le point le plus méridional de l'Italie, il stigmatisait ce qu'il appelait la « *globalisation de l'indifférence* ». « *La culture du bien-être nous rend insensibles aux cris d'autrui* », déplorait-il, en lançant à la mer une couronne de chrysanthèmes à la mémoire de tous les migrants qui y avaient perdu la vie à la recherche d'un monde meilleur. Et, s'inspirant d'un grand poète italien de l'époque romantique, il ajoutait : « *Nous nous sommes habitués à la souffrance de l'autre : elle ne nous intéresse pas. Revient à l'esprit la figure de l'"Innommé" de Manzoni. La globalisation de l'indifférence nous rend tous innommables.* »

UN CARREFOUR DE CIVILISATIONS

Dix ans plus tard, à Marseille, alors que l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) estimait à plus de 28 000 le nombre de personnes disparues en mer depuis 2014, faisant de la Méditerranée la route migratoire la plus dangereuse au monde, il dénonçait cet « *immense cimetière* » où « *est ensevelie la dignité humaine* ». Il parlait, cette fois, de « *fanatisme de l'indifférence* », considérant que l'humanité était arrivée de nos jours à une croisée des chemins. « *D'un côté, la fraternité, qui féconde de bonté la communauté humaine ; de l'autre, l'indifférence, qui ensanglante la Méditerranée. Nous sommes à un carrefour de civilisations. Ou bien la culture de l'humanité et de la fraternité, ou la culture de l'indifférence : que chacun s'arrange comme il le peut.* »

Et pourtant, durant les onze ans de son pontificat, François n'a pas cessé de déplorer cette « *culture de l'indifférence* », appelant, surtout dans son encyclique *Fratelli tutti*, à une « *culture de la rencontre* » et de l'amitié sociale. Le long premier chapitre de cette encyclique, qui décrit les « *ombres d'un monde fermé* », demeure malheureusement une description exacte du monde actuel. Le fol enchaînement des cycles de violence et de contre-violence sur la bande de Gaza n'est qu'une des manifestations, quoique sans doute la plus emblématique pour le moment, de ce monde fermé.

TROISIÈME GUERRE MONDIALE ?

C'est dans ce monde que ceux qui ont mis leur foi dans le Ressuscité sont appelés à témoigner de l'appel à la rencontre. François a de nouveau utilisé ces derniers temps l'expression de « *troisième Guerre Mondiale* ». Même si ce sont des aires géographiques précises qui sont affectées directement, comme l'Ukraine ou Gaza, c'est toute l'humanité qui est défigurée par ces conflits. Ce sont des bains de sang qui blessent tous les êtres humains de toute la terre.

C'est dans ce contexte général qu'il faut comprendre l'importance que François donne au processus de synodalité dans lequel il a fait entrer l'Église. Et puisque toute véritable communion entre les humains ne peut être qu'un don venu de Dieu, c'est aussi ce contexte qui confère son sens à l'année de prière par laquelle le peuple de Dieu doit se préparer au don de la Miséricorde attendu comme une grâce de l'année jubilaire de 2025. Le refrain « *tout se tient* », qui revient tout au long de l'encyclique *Laudato si*, sur l'écologie globale, a également sa place en ce processus de communion.

Ce qui est en cause, dans le présent synode sur la synodalité, ce n'est pas simplement la question de savoir comment aborder les questions qui se posent à l'Église dans le monde d'aujourd'hui et dans sa relation avec les autres confessions chrétiennes et les autres religions, aussi bien qu'avec le monde et le cosmos. C'est la façon même d'être Église. Et donc aussi, par la force des choses, la façon d'être Humanité. C'est donc aussi le sens ultime de l'Incarnation, qui nous a été révélé dans la Résurrection du Premier-Né, que nous venons de célébrer liturgiquement. ■



Une aventure extraordinaire

REGARDS

ÉCHANGÉS

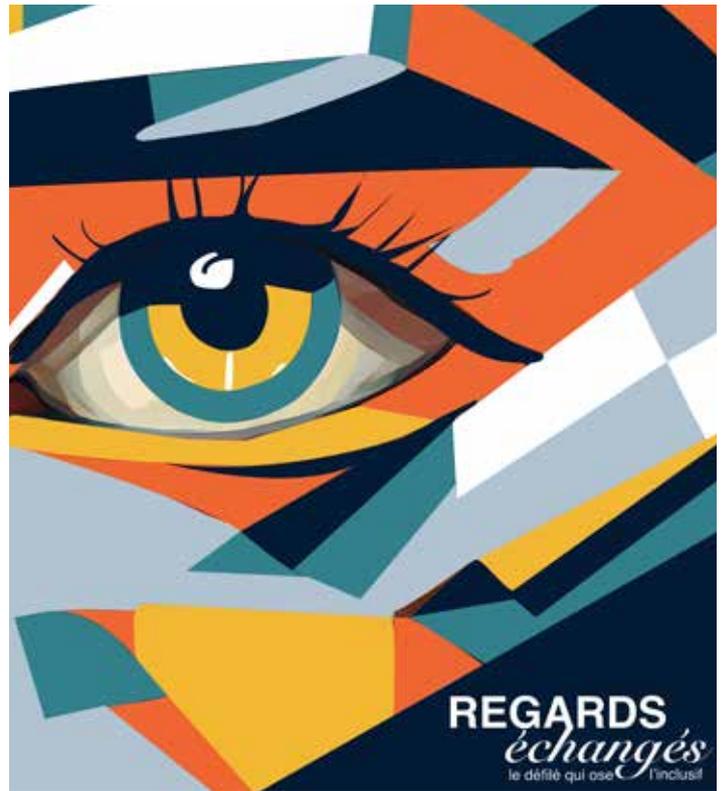
Photos : Altéo Liège / Texte : Paul FRANCK

Alteo (mouvement social pour et avec les personnes valides et handicapées) a récemment organisé un défilé de mode qui ose l'inclusif. Deux ans de préparation. Une magnifique expérience qui a donné joie et fierté à toutes celles et ceux qui y ont participé.



CHEVILLE OUVRIÈRE.

Ariane Hermans est animatrice chez Alteo, un mouvement social fondé en 1961 à l'initiative de la Mutualité chrétienne afin d'offrir aux personnes handicapées les moyens de prendre elles-mêmes leur destinée en main. Dans ce cadre, Ariane a été la cheville ouvrière de ce défilé de mode pas comme les autres.



LES YEUX GRANDS OUVERTS.

Des étudiants de Saint-Luc, une école d'art et d'architecture à Liège, ont partagé leurs talents et réalisé ce magnifique visuel. Deux grands yeux ouverts sur le monde qui appelle à des regards échangés. C'est ce qu'a réussi ce défilé de mode inclusif.



SE MOUVOIR DANS L'ESPACE.

Pour que ce défilé soit une réussite, de nombreuses collaborations ont été nécessaires. Il a notamment fallu apprendre à ces mannequins d'un jour comment se placer et appréhender l'espace dans lequel ils devaient se mouvoir. C'est toute l'importance d'acquérir des techniques et de parvenir à les maîtriser.



ATELIERS D'ESTIME DE SOI.

La pastorale du diocèse de Liège pour les personnes handicapées a également été partie prenante de cette opération en organisant des ateliers d'estime de soi. La responsable diocésaine, Marie-Annick Danze, y a consacré beaucoup de temps. La voici avec Gloria, l'une des mannequins.



UNE IMMENSE FIERTÉ.

Laura et Julien sont en couple. Ils sont tous deux trisomiques. Quelle fierté pour eux de défiler devant six cents personnes, d'être applaudis à tout rompre. Julien habillé en personnage de l'univers Marvel et Laura portant un parapluie qui, en s'ouvrant, laisse échapper des pétales de fleurs.



AVEC SON CHIEN.

Déborah est accompagnée de son chien d'assistance indispensable pour les tâches courantes, comme ouvrir une porte ou ramasser un objet tombé à terre. Le chien obéit à soixante ordres. Il est aussi une présence. Déborah souhaitait participer à ce défilé en étant bien habillée. Son vœu a été exaucé.



DÉFILER EN FAUTEUIL ROULANT.

C'est une immense joie, pour cette maman, de défiler en fauteuil roulant avec sa fille habillée dans les mêmes tons qu'elle. Tous les maquillages des mannequins ont été réalisés

par la section esthétique de l'institut Maria Goretti. Ce défilé a donné du bonheur aux participants et au public. Une réussite montrant que les regards échangés et changés sont possibles.



Après en avoir été la rédactrice en chef, Béatrice Delvaux est devenue l'éditorialiste en chef du journal *Le Soir*, pour qui elle a été en porte-à-porte à la rencontre d'une centaine de Belges, à la veille des prochaines élections. Une occasion de plus, pour cette fille de la terre, d'associer ses valeurs et sa profession.

Béatrice DELVAUX

« DONNER ME REND HEUREUSE »

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE.

- Que retenez-vous de cette opération de prise du pouls de l'opinion que vous venez de mener ?

- Les gens ont des choses à dire. Même si ce sont des personnes à tendance plutôt fasciste rencontrées dans un café de la chaussée de Mons, un gars qui déteste les étrangers, ou des citoyens particulièrement virulents. Ils ont tous des blessures, et disent d'eux quelque chose qu'ils ont perdu. Quand on leur demande

quels étaient leurs moments heureux, leur visage s'allume parce qu'ils ont l'impression d'être respectés, écoutés. La politique les passionne, quoi qu'ils en disent. Mais ils ont le sentiment que le monde politique vit dans l'entre-soi et les calculs. Et que leur voix se perd à cause des coalitions, des deals entre les partis. Il y a aussi beaucoup de peurs.

« Quand on fait quelque chose de chouette, il arrive toujours quelque chose de chouette. »

Dont celle de la perte de pouvoir d'achat, même chez de jeunes étudiants plutôt nantis. Tout coûte plus cher... Pour certains, cette peur-là est presque plus présente que celle du changement climatique. On entend aussi un grand sentiment d'isolement. Comme me l'expliquait le curé doyen d'Anderlecht, l'administration n'est plus efficace. Les gens n'ont plus de relais. Les corps intermédiaires ont disparu. Par le passé, l'Église, les syndicats, les mutuelles etc., étaient autant de lieux où l'on pouvait se forger une opinion politique. Aujourd'hui, les gens sont seuls face au monde tel qu'il va.

- Alors, que font-ils ?

- Ils se tourment vers les seuls qui viennent chez eux leur expliquer le monde, leur dire : « *Quand même, tout ça, c'est moche !* » Et ce sont les réseaux sociaux. Avec des gens qui diffusent des *fake news* qui n'aident personne, mais attisent la colère. Ou qui consolent, mais pas avec les bons arguments. Enfin, et ça aussi il faut l'entendre, même pour ceux qui n'en voient pas un de près, la question des étrangers est très présente. Ce qui ajoute à la sensation de perdre ses repères. Mais, par ailleurs, il y a du bonheur dans les endroits qui cultivent les associations, le lien social. Comme le village de Tellin, où on sentait les gens beaucoup moins perdus.

- Avec ces constats, que peuvent faire les politiques ?

- L'idéal serait qu'ils donnent l'impression d'être moins centrés sur eux-mêmes et plus sur les problèmes. Ces derniers temps, en se perdant dans des bagarres, ils ont parfois raté une occasion de montrer qu'ils étaient efficaces. Une dame m'a dit : « *Qu'ils arrêtent de se disputer, parce que c'est indécent.* » Je partage assez bien cette opinion. À un moment donné, il faut tenir compte de l'intérêt supérieur. Les politiques doivent aussi être encore mieux à l'écoute. Les permanences sociales qu'ils tenaient jadis avaient un rôle, sans doute perverti par le clientélisme. Mais on ne peut pas laisser les citoyens seuls. De même que nous, la presse, ne pouvons pas les abandonner face aux réseaux sociaux. Il faut recréer des lieux où discuter. Enfin, ils doivent faire ce qu'ils disent et éviter de grossir des problèmes qui vont

dans le sens des extrêmes, sans avoir le courage de défendre un autre point de vue. Par exemple sur la migration.

- Les partis politiques trouveront la force d'aller dans le sens de vos recommandations ?

- Je suis partagée face à l'idée qu'il y aurait une fatalité à ce que le monde passe par des horreurs pour peut-être retrouver, si l'état de la planète en laisse l'occasion, un équilibre et revenir aux valeurs de la démocratie. Comme s'il fallait qu'elle meure, qu'elle soit incarnée par d'horribles personnages, que les bassesses de l'âme humaine se remontent au premier plan, pour qu'après on puisse se dire « *Plus jamais ça* », et qu'on recommence. Je suis assez dévastée par le fait que le « plus jamais ça », qui était celui de notre génération, n'est plus vrai.

- C'est le retour de l'expression « il faudrait une bonne guerre » ?

- On a l'impression qu'il y a devant nous une sorte d'autoroute inévitable, et qu'on va devoir y aller. Je me demande souvent ce qu'on a raté pour que, à un moment donné, on soit partis dans cette direction. Si je m'inspire de la sagesse paysanne dans laquelle j'ai grandi, et afin de ne pas être étouffée par l'anxiété ou le désespoir, je me rappelle ceci : quand mon père commençait son champ de betteraves, s'il en regardait l'entière, il pouvait se dire qu'il n'allait pas y arriver. Car il fallait en enlever toutes les mauvaises herbes. Mais s'il y allait ligne par ligne, en fin de compte, il arrivait quand même au bout de son champ. Nous aussi devons continuer nos lignes. Traverser.

- Les racines de l'éditorialiste en chef du Soir plongent donc dans le monde agricole...

- Je viens d'un terreau plutôt agricole. Mon père était agriculteur, tout comme mon grand-père. Mon père n'a pas terminé ses études secondaires. Jusqu'à sa mort, il a dit que l'endroit où il était le plus heureux, c'était dans ses champs. Aux Isnes, près de Spy, on avait une jolie ferme en carré, dont mes parents étaient locataires. Ma maman provenait d'un milieu très modeste. Son père, asthmatique, était resté alité durant une année. Il en avait profité pour lire le dictionnaire français, alors qu'on ne parlait que wallon à la maison. Il était un homme assez froid, mais très moderne. Il voyageait, avait eu la première moto du village. Il lisait... *Le Soir*. L'endroit où il pratiquait sa connaissance du français. Il était très fier quand je suis entrée au journal. L'avenir s'est obscurci quand j'avais 6 ans, lorsque le propriétaire de la ferme l'a reprise. Un ami a alors proposé à mon père de gérer, à Spy, un commerce de charbon dans des bâtiments qui pouvaient aussi servir à des fins agricoles. La vente de charbon et de mazout est finalement devenue son occupation principale. Mon père était une sorte de bonté incarnée. L'ouverture aux gens lui était quelque chose de naturel. Cela a, pour moi, été très fondateur. Comme lui, j'ai toujours pensé que, quand on fait quelque chose de chouette, il arrive toujours quelque chose de chouette.

- Comment était la vie au village ?

- À la maison, on allait à la messe tous les dimanches. Normalement, j'aurais dû aller à l'école catholique. Mais, quand on a

repris le commerce de zéro, le bourgmestre socialiste a dit à mon père : « *Si vous mettez votre fille à l'école communale, on vous prendra le charbon.* » C'est ce qui s'est passé. Dans le village, c'était Peppone et Don Camillo. Il y avait deux clans. Normalement, les gens ne se rencontraient pas. Je n'ai découvert les filles de l'école catholique qu'au catéchisme, puis à ma communion. Mes parents étaient croyants. Mais l'architecture, l'Église, tout ça, ce n'était pas leur truc. Tout comme les partis politiques. On votait plutôt pour des personnalités. J'ai su très tôt qu'il y avait des socialistes et des catholiques, des croyants, des non-croyants. Mais qu'on pouvait aussi mélanger les deux.

- Une sorte de pluralisme avant la lettre...

- Cette idée qu'on pouvait tous se côtoyer socialement, que tous les gens du village pouvaient être réunis : il existe peu d'endroits comme cela aujourd'hui. Et là, c'était une espèce de diversité magnifique. Pour le catéchisme, il y avait un nouveau vicaire, Michel Vannoorenberghe. Un jeune flamand. Quelqu'un de très politisé, de très moderne, qui concevait que, même la religion, c'était réfléchir, s'amuser, faire bouger, rigoler... Il avait développé une section JOC très militante. Dans

certaines combats et valeurs qui me sont chers, il a joué un rôle important. Tout comme ma professeure de Sainte-Marie Namur, Monique Fiévet, qui a aussi longtemps inspiré Philippe Hensmans à Amnesty. Encore aujourd'hui, je trouve que le

texte des Béatitudes est extrêmement fort. Comme la figure de Jésus, qui était un militant qui boutait les gens du temple, où l'argent n'avait pas droit de cité... J'ai eu une chance inouïe d'avoir ce prêtre qui me rendait tellement libre et nous donnait une idée très moderne de l'Église catholique, où on pouvait être irrévérencieux. Avec l'idée que les pouvoirs ne pouvaient pas dicter les choses.

« J'ai eu la chance que mes valeurs aient tout à fait correspondu à celles du Soir. »

— Comment en êtes-vous venue au journalisme ?

— J'avais un oncle et une tante journalistes correspondants de village pour *Vers L'Avenir*. Ils étaient des figures locales cruciales. Lui était instituteur aux Isnes et, tous les week-ends, travaillait sur les résultats sportifs. Elle faisait l'école aux petits et, le week-end, courait partout faire des reportages locaux. Ils m'ont quelquefois emmenée avec eux. L'idée m'est-elle venue de là ? Je ne sais pas.

- Vous vouliez vous préparer au journalisme. Mais un professeur des facultés de Namur vous incitera à plutôt prolonger vos études en économie au terme de vos candidatures en sciences politiques... Ce qui vous amènera à voyager en Inde, puis à aller pour votre mémoire au Fonds Monétaire International à Washington. Mais comment arrivez-vous alors au Soir ?

- Pour remplir son cahier économique, le journal cherchait des étudiants. Un condisciple, contacté par *Le Soir*, a suggéré mon nom. J'ai écrit un texte, que j'ai moi-même porté à la rédaction, rue Royale. Trouvant mon article bien, la responsable des pages Économie, Catherine Ferrant, qui était le talent et la bienveillance incarnés, me proposera de faire un stage au journal... Il durera quatre mois, puis on m'offrira de faire des *piges*, que je combinerai avec plusieurs boulots. Finalement, on me trouvera un statut de stagiaire ONEM à l'équipe politique et économique. C'est ainsi que j'entrerai définitivement au journal. Cela me ramène toujours à ma devise : quand on fait quelque chose, il arrive quelque chose. J'ai posé mes valises au *Soir* en 1984 et je bénis le ciel de n'avoir jamais dû changer. J'ai pu tout y faire, j'ai pu défaire, et rester. C'est

tellement magnifique. J'ai eu beaucoup de chance. À part avoir beaucoup travaillé, ce que j'ai fait. À part être enthousiaste, ce que je suis. Pour le reste, de bonnes petites fées se sont penchées sur mon berceau.

- Vous entrez aux pages économiques, dont vous devenez cheffe en 1989. Puis on vous propose en 2001 le poste de rédactrice en chef. Vous y resterez dix ans...

- Dix ans plus tard en effet, j'avais l'impression d'être au bout de mon chemin. Faire bouger les équipes dans un contexte de révolution internet, entre deux modèles économiques, était devenu pour moi très compliqué. Je me suis alors dit que c'était mieux que j'arrête. Le patron, Bernard Marchant, a d'abord essayé de m'en dissuader, mais il a fini par reconnaître qu'il y avait aussi trop sur les épaules du rédacteur en chef, à une époque où les mutations de la presse étaient tellement importantes. Il m'a alors proposé de devenir ce qu'étaient en Flandre des journalistes comme Luk Van der Kelen. Et on a créé en deux minutes le titre d'"éditorialiste en chef". On m'avait dit que ce ne serait pas gagné de retourner "sur le tarmac" quand on a été grand chef. Mais les équipes et mes successeurs ont été formidables. Je n'étais pas faite nécessairement pour créer les éditos, ce n'était pas trop ma tasse de thé, mais cela s'est construit avec les équipes et avec bienveillance et générosité. Quand j'étais rédactrice en chef, on était dans une décennie de transition, où on tentait de conserver le modèle du quotidien généraliste de qualité. *Le Soir* est alors passé, en souffrant, de 120 000 à 70 000 exemplaires papier vendus par jour. Mais peut-être fallait-il faire ce chemin pour, après, pouvoir renaître autrement. Finalement, l'internet nous a aidés, sauvés. On a pu mieux être diffusé, rajeunir les lectorats, en se concentrant sur la publication de la *news* de qualité. Et en gardant les fondements du *Soir*.

- Éditorialiste, vous avez pu appliquer les valeurs que vous portiez depuis votre enfance ?

- J'ai eu la chance que mes valeurs aient tout à fait correspondu à celles du *Soir*. Quel bonheur de se trouver dans un endroit où on est totalement en phase avec ce qu'on est !

- Le Soir existe grâce à son éditorialiste et à ses opinions ?

- L'éditorial n'est pas l'élément le plus puissant du journal. Ou celui qui marque l'histoire. Par ailleurs, je n'écris pas l'opinion de Béatrice Delvaux, mais celle du *Soir*. En amont, je discute avec ceux qui travaillent le sujet, avec le chef de service, le rédacteur en chef. Le processus est très collectif. Je le porte, mais l'idée est que ce soit vraiment une position du journal. En ce qui concerne l'orientation du *Soir*, nous sommes certainement anti-extrême, défenseur des droits humains. Nous estimons qu'il y a une plus-value à l'existence de la Belgique dans un système comme le nôtre. On n'est pas pour le séparatisme, et contre les règlements de comptes purement communautaires. On trouve que les nationalismes sont dangereux. Nous sommes des défenseurs de l'éthique, de la déontologie politique et des pratiques, quel que soit le parti concerné. Notre rôle est clair : nous sommes un quatrième pouvoir, un contre-pouvoir. Comme le dit Albert Londres : « *Notre métier n'est pas de suivre les processions avec des corbeilles de fleurs, n'est pas de faire plaisir ou de faire du tort, mais de porter la plume dans la plaie.* »

- Si vous rencontriez Béatrice Delvaux, que lui diriez-vous ?

- Tu as eu beaucoup de chance, et des gens merveilleux autour de toi. Tu as eu une chance inouïe d'avoir rencontré des gens qui t'ont permis de ne pas t'égarer. ■

Pour lire l'intégralité de l'interview : magazine-appel.be/+-Le-plus-de-L-appel-t

« Quand il viendra, le souffle esprit de la vérité » Jean 16,13

À PAS DE PORCELAINES

Gabriel RINGLET



Si je dois revisiter un passage d'Évangile, il m'arrive souvent de me demander : « Qu'en dit Hyacinthe Vulliez ? » Comme on va le voir, il suit l'Esprit à la trace.

Voilà des décennies que je me replonge régulièrement dans le commentaire original des Écritures que ne cesse de m'offrir cet écrivain et journaliste si chaleureux, en connivence avec son comparse de toujours, Gérard Bessière. Comme ils m'ont marqué, ces deux-là ! Et comme ils s'y entendent à faire rimer Évangile et actualité.

Du coup, quand l'ami Hyacinthe (quel beau prénom fleuri : Jacinthe !) me propose sa *Petite histoire du Saint-Esprit*, vous devinez avec quelle attention je m'empresse de rejoindre son texte. En partant, je l'avoue, d'un dangereux *a priori* : « Je parie que la jeunesse de son interprétation va encore me surprendre ! » D'autant plus qu'il a écrit ce livre à 95 ans ! Et je ne me suis pas trompé. Quel plaisir et quelle joie de lui voir tisser ce beau vêtement coloré où il croise harmonieusement des fils de couleur biblique, poétique et d'actualité. Et quelle chance de naviguer avec lui de la Genèse aux Épîtres de saint Paul, en découvrant les chemins parfois inattendus d'un Esprit qu'il nous raconte avec vivacité. Mais le pays biblique est aussi, bien entendu, un pays poétique. Et là, l'Esprit saint présenté comme "Poète du Père" a trouvé un porte-parole convaincant !

EN PLEINE ACTUALITÉ

Cet Esprit-Poète dont il suit le voyage, non seulement dans la Bible, mais également dans la Tradition de l'Église, Hyacinthe Vulliez le rejoint surtout en pleine actualité. Toute l'actualité. Et c'est là un des beaux apports de son livre. L'actualité ecclésiale, certainement. On lira par exemple, avec intérêt, les pages

qu'il consacre au spiritisme, au pentecôtisme, au charismatisme, mais aussi à la vitalité de petites communautés et groupes informels qui sont, peut-être, plus que jamais l'avenir de l'Église.

Une actualité que l'auteur n'enferme pas dans le nombrilisme d'interrogations trop internes à l'institution. L'Esprit n'est pas qu'affaire d'Église et de religion. Il concerne le monde. Y compris le monde non croyant. Est-ce pour cela qu'à la différence de tant de regards pessimistes, Hyacinthe Vulliez propose une analyse bien plus nuancée de la mondialisation, en y voyant de nouvelles possibilités de rencontres et de solidarités. Comme Amin Maalouf, il fait preuve de sympathie critique face à la chance de métissage et d'échanges planétaires.

LE "BIEN NOMMÉ"

L'Esprit que l'ancien journaliste de *La Vie* célèbre si chaleureusement, faut-il s'étonner qu'à ses yeux il souffle aujourd'hui... jusqu'au Vatican ! L'occasion de nous proposer quelques belles pages sur le pape François, un « *dévoit de l'Esprit saint* », dont il admire le courage et la volonté de rendre dignité aux plus méprisés.

Hyacinthe Vulliez pose encore une question qu'il place, dit-il, au cœur de son propos : « *Peut-on donner un nom à l'Esprit ?* », lui qui est évoqué 375 fois dans le seul Nouveau Testament. La prière-poème qui clôture l'ouvrage encourage à nommer le déjà "bien nommé", comme s'y autorise d'ailleurs un autre poète, Gilles Baudry, moine bénédictin à l'abbaye de Landévennec. Parlant de Dieu, mais on peut dire l'Esprit, frère Gilles pense qu'il vient délicatement nous « *effleurer l'épaule* » et qu'on ne peut l'approcher qu'« *à pas de porcelaine* ». Comment savoir si c'est bien lui ? Réponse du moine-poète :

De l'âme d'un violon oseriez-vous

relever les empreintes digitales ?

Dans ce livre où Hyacinthe suit l'Esprit à la trace, il a bien soin de ne pas en relever les empreintes digitales. ■



Hyacinthe VULLIEZ, *Petite histoire du Saint-Esprit*, Paris, Salvator, 2015. Prix : 9,90€. Via *L'appel* : - 5% = 9,41€.

Connaitre l'histoire avec Amin Maalouf

QUAND LE PASSÉ ÉCLAIRE L'AVENIR

Gérald HAYOIS



Bonheur de lire Amin Maalouf, écrivain français d'origine libanaise, membre de l'Académie française. Un homme sage, mesuré, humaniste qui réprouve intimement les violences comme seul mode opératoire dans la résolution des conflits à travers le monde. Il a une crédibilité pour être entendu, lui qui a dû, à l'instar de millions de Libanais, fuir son pays ravagé par des guerres fratricides pour trouver refuge en France. Il a ainsi développé un regard au spectre plus large qu'un Occidental trop souvent autocentré. À le lire, on a l'impression de mieux comprendre les préoccupations et sensibilités, telles celles du monde arabe ou de puissances comme la Chine et le Japon.

PERTE DE CRÉDIT MORAL

En 1998, dans *Les identités meurtrières*, il expliquait avec brio combien l'identité unique, qu'elle soit ethnique, religieuse ou politique, menait trop souvent au fanatisme et à la guerre. En 2009, son regard sur l'avenir est devenu plus sombre. Il publie alors un livre au titre interpellant, *Le dérèglement du monde*, où il constate que l'Occident a perdu de son in-

fluence et de son crédit moral. En cause, notamment, l'attaque injustifiée et la guerre des États-Unis contre l'Irak en 2003 sur base de mensonges et sans l'accord des Nations Unies.

Et voici qu'à l'automne 2023 est paru son nouvel essai à l'intitulé et au propos tout aussi inquiétants qu'explicites : *Le labyrinthe des égarés*, sous-titré *L'Occident et ses adversaires*. Il reprend la même thématique de la perte d'influence et de prestige du modèle occidental qui prône des principes moraux et démocratiques qu'il ne respecte pas lorsque ses intérêts sont en jeu. Cette fois, il invite à comprendre les problèmes d'aujourd'hui à partir de l'observation de l'histoire de quatre grandes puissances : le Japon, l'Union soviétique, la Chine et les États-Unis. Une analyse bienvenue en cette année où l'incertitude pour l'avenir est palpable. Le retour d'une guerre possible en Europe assombrit les esprits, tout comme l'horreur à Gaza.

DÉFAITE CRÉATIVE

Focus ainsi sur le Japon, l'un des premiers pays à avoir contesté la prédominance de l'homme blanc occidental sur le monde depuis cinq cents ans. S'il a pu maîtriser la technologie occidentale, se tailler une zone d'influence en Extrême-Orient, son nationalisme outrancier lui a été fatal en attaquant les États-Unis à Pearl Harbor. Leçon paradoxale de cette histoire : l'acceptation forcée de ne plus être une puissance militaire suite à la victoire américaine lui a été bénéfique et a permis un spectaculaire redressement économique. On a parlé à ce propos de « *défaite créative* ».

L'Union soviétique a aussi représenté un espoir, avec le récit nouveau de la lutte des prolétaires du monde entier et l'appel aux exploités à renverser le capitalisme et les exploités. Cette

Amin Maalouf



Le Labyrinthe
des égarés

L'Occident et ses adversaires

Grasset

Dans son nouvel ouvrage, *Le Labyrinthe des égarés*, Amin Maalouf invite à découvrir les clefs majeures de l'Histoire de quatre grandes puissances mondiales depuis 1900 et à imaginer un projet viable pour l'avenir de l'humanité.

politique a suscité espoirs, adhésions, succès pendant des décennies, mais la dictature et son inefficacité économique lui ont été fatales, écrit Maalouf. On découvrira encore avec intérêt des pans de l'histoire peu connue de la Chine contemporaine, et notamment le rôle et l'influence de Sun Yat sen, père de la nation, premier président de la république après la chute de l'empire. Vient ensuite l'étude des ressorts de la puissance américaine, plus familière aux lecteurs occidentaux.

CULS-DE-SAC SUCCESSIFS

En conclusion de ces leçons d'histoire, Maalouf ressent un désarroi pour la guidance du monde. L'image du labyrinthe, ce réseau compliqué de chemins et galeries dont on a peine à sortir, lui semble adéquate pour dire les voies empruntées par l'humanité aujourd'hui qui paraissent mener à des culs-de-sac successifs. Où est l'issue ? Pessimiste, il écrit à propos des enjeux environnementaux : « *Rien de sérieux n'est fait pour éviter le cataclysme annoncé.* » Inquiet, il relève notre incapacité à gérer ensemble de manière responsable les affaires de notre planète, même quand il y va de notre avenir.

Chacun refuse de faire des sacrifices, de se modérer. Il rêve d'un monde où on est prêt à recevoir des autres. Il craint qu'une guerre resurgisse par un grain de sable dans un jeu de poker réciproque. Il y a un sursis, pense-t-il, pour construire un nouveau système dans lequel l'humanité pourrait se reconnaître. L'angoisse vécue aujourd'hui pourrait être salutaire. Il faut sortir de ce labyrinthe et comprendre et admettre que nous nous sommes tous égarés. Tous... ■

Amin MALOUFF, *Le labyrinthe des égarés*, Grasset, Paris, 2023. Prix : 23,10€. Via *L'appel* : - 5% = 21,95€.

Lectures spirituelles



DERNIER SOUFFLE

Voici le dernier livre posthume et très émouvant de Christian Bobin, décédé le 23 novembre 2022, écrit chez lui puis à l'hôpital, alors qu'il sait la mort proche. Une fois, encore, il prend la plume et rend grâce pour les moindres petits miracles du quotidien : quelques notes de musique, un sourire éclatant, un nuage qui passe, un livre... Il célèbre la simplicité. À lire, goûter, méditer, à petites doses ses propos sobres : « *Le silence est ce qui relève les vivants.* » Ou les toutes dernières lignes écrites pour la femme aimée : « *Sur le roc de la mort, nous serons deux présences éternelles. Dieu n'éteindra jamais nos yeux qui voyaient.* » (G.H.)

Christian BOBIN, *Le murmure*, Paris, Gallimard, 2024. Prix : 8,20€. Via *L'appel* : - 5% = 7,79€.



PERSONNES INSPIRANTES

Journaliste de presse écrite, radio et télévisée, spécialiste des questions religieuses, l'auteur a pris sa retraite, mais continue à écrire des livres dans ce domaine de prédilection. Il propose son regard toujours enthousiaste sur les joies de la vie chrétienne et assume son identité catholique, malgré les temps d'orage vécus au sein de son Église. Écrit d'une plume fluide et plaisante, sur base de ses rencontres et de ses expériences personnelles, il invite à discerner l'essentiel, à prier et à s'inspirer de la vie de saints méconnus d'aujourd'hui ou de personnes de qualité, comme Christian Bobin ou Michael Lonsdale. (G.H.)

Michel COOL, *Retrouver la liberté spirituelle*, Paris, Salvator, 2024. Prix : 14,90€. Via *L'appel* : - 5% = 14,16€.



COUPE INTÉGRISTE

Ancien directeur d'hôpital, l'auteur de ce roman nourri de nombreuses références au monde catholique entend y dénoncer les influences néfastes que les prêtres intégristes peuvent exercer sur ceux qui tombent sous leur coupe. Son personnage principal, catholique rigoriste à l'extrême, verra pour cela sa femme et ses enfants se distancier de lui. Jusqu'à ce qu'il découvre avant de mourir que les doctrines de l'Église catholique du XXI^e siècle n'ont plus grand-chose à voir avec ce qu'il croyait. Un livre pavé de belles intentions, que déforce un peu le caractère caricatural des personnages et des situations. (F.A.)

Jacques BRUNIER, *La grâce et la miséricorde*, Toulon, Les presses du midi, décembre 2023. Prix : 17€. Pas de remise.



PLACE AUX FEMMES

Les femmes sont très nombreuses à être évoquées dans les Évangiles. Jésus les côtoie volontiers et les respecte. Ce recueil de méditations féminines sur la fin de vie de Jésus est écrit par trois écrivaines de confessions chrétiennes différentes. Laurence Nobécourt, catholique, s'inspire du jeudi saint et de la dernière Cène ; Anne Ducrocq, orthodoxe, de l'arrestation et de la passion du Christ le vendredi ; et Marie-Laure Choplin, protestante, du dimanche et de la découverte du tombeau vide. Autant de sensibilités inattendues et expressives. Une initiative originale et œcuménique. (G.H.)

Marie-Laure CHOPLIN, Anne DUCROCQ, Laurence NOBÉCOURT, *Il y avait un jardin*, Paris, Salvator, 2024. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€.



CE QUI FAIT LE CHERCHEUR

Les grands scientifiques sont-ils tous issus d'un même moule ? Après avoir dialogué pendant cinq ans avec certains d'eux sur France Culture, le présentateur de cette émission de radio a voulu cerner de plus près leurs possibles mystères. Il en a interviewé 17, en leur posant les mêmes questions, personnelles : l'origine de leur vocation, le poids de leur milieu familial, le rôle d'un mentor, la manière dont leur vient une idée, leur meilleur moment pour penser, leur besoin de routine de travail, leur pire échec, etc. Le résultat est édifiant de variété et plus qu'inspirant. À quand la même démarche auprès de scientifiques belges ? (F.A.)

Nicolas MARTIN, *La naissance du savoir*, Paris, Les Arènes, 2024. Prix : 24,90€. Via *L'appel* : - 5% = 23,66€.



CONSCIENCE VS INTELLIGENCE

L'être humain doit-il baisser les bras devant les intelligences artificielles (IA), qui risquent de le supplanter intellectuellement ? Pour David Perroud, romancier et passionné par l'étude de la conscience, il y a une autre attitude. Alors que les connaissances encyclopédiques de l'IA lui feront gagner du temps, l'humain doit développer sa "véritable nature", qui repose sur l'intuition, la créativité et l'innovation. Opposant esprit et monde physique, il explique par de brefs chapitres et des exercices audiovisuels comment améliorer sa conscience. Paraît parfois un peu ésotérique. Mais intéressant face aux IA. (F.A.)

David PERROUD, *Devenez génial à l'ère où les machines deviennent intelligentes*, Genève, Jouvence, 2024. Prix : 19,95€. Via *L'appel* : - 5% = 18,96€.

L'AMOUR A BESOIN DE VOUS

Floriane CHINSKY

**Docteure en Sociologie du Droit, rabbin à
"Judaïsme en Mouvement"**



On oppose à la culture juive son soi-disant manque d'amour, en s'appuyant sur le « aime ton prochain » qui, en fait, est fondateur du judaïsme.

La vision chrétienne a longtemps opposé l'amour et la loi, présenté l'amour comme sa vision propre et attribué la loi (implacable) au judaïsme. Le monde chrétien (2,5 milliards de personnes) se réfère au célèbre « *aime ton prochain comme toi-même* » cité par Jésus, mentionné par Marc (12 :31), alors que le monde juif (15 millions) a peu de chance de mettre en avant la version initiale, celle du Lévitique (19 :18). Aujourd'hui, après Vatican II, une bonne partie du monde chrétien a pris conscience de l'importance de réviser son approche vis-à-vis du judaïsme. Cependant, cette révolution s'est-elle effectivement opérée ? Le principe d'amour est-il mentionné en rappelant son origine et en évoquant la continuité de l'enseignement de Jésus à ce sujet ? Le biais contre les juifs est-il corrigé dans nos sociétés ?

SITUATION PARADOXALE

La situation est paradoxale. On oppose à la culture juive son soi-disant manque d'amour, en s'appuyant sur le « *aime ton prochain* » qui, en fait, est fondateur du judaïsme. Ce paradoxe est douloureux. Qui, parmi vous, lecteurs et lectrices de cet article, est prêt à rétablir cette injustice ? Seriez-vous prêt·e·s à intervenir publiquement en ce sens ? Cette question n'est pas théorique. J'ai récemment pris part à une rencontre interreligieuse au cours de laquelle la question s'est posée, et je me suis sentie seule. Mes sentiments m'appartiennent, et j'ai dépassé par la suite ce sentiment handicapant de solitude, je me sens maintenant pleinement en alliance avec toutes les personnes qui s'engagent effectivement pour l'amour. Et ceci de-

mande du courage. Et cet article a pour but de mobiliser nos réflexions et nos courages.

La question de l'utilisation du principe juif « *aime tes proches* » contre le judaïsme lui-même ne se pose pas toujours de façon simple. Personne, au cours de cette rencontre, n'a dit : « *Jésus a dit aime tes proches comme toi-même, les juifs refusent l'amour et ne sont que dans la loi, nous devons les écarter et les remplacer* ». Cette théologie de la substitution et du *verus israel*, après vingt siècles de prédominance, a été écartée dans les années 60. Cependant, ce jour-là, les débats ont été précédés d'une pièce de théâtre : Jacques, Pierre et Paul y discutaient du christianisme. Pierre et Jacques soutenaient que l'apport de Jésus était le « *aime tes proches comme toi-même* », au contraire de Paul. Où est alors le problème ? Le voyez-vous ? Après tout, il n'était pas question du judaïsme ici !

FAIRE LA DIFFÉRENCE

Le problème réside exactement dans cette dernière affirmation. Le contexte entier est juif, sans que ce soit mentionné. Pierre et Jacques étaient ringardisés, en tant que chrétiens-juifs. Paul était valorisé, ayant dépassé l'aspect juif et étendu l'amour à l'étranger. Pourtant, ces deux aspects de l'amour de l'autre sont soulignés dans la Torah : « *Ne te venge ni ne garde rancune contre les enfants de ton peuple, je suis l'Infini.* » (Lévitique 18 :18) « *L'habitant étranger sera pour toi comme un citoyen à part entière et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été des habitants étrangers en terre d'Égypte, je suis l'Infini votre guide.* » (Lévitique 18 : 34)

Je vous interpelle ici parce que je ne peux pas faire avancer l'amour sans vous. Aujourd'hui, en Israël, certains rabbins tiennent des propos hallucinants, inadmissibles, dangereux, et infondés. Confrontée à ce type de paroles dans ma jeunesse, j'ai pris mes responsabilités, je suis devenue rabbin, j'ai acquis les moyens de contrer ces idées. Le judaïsme que je représente est majoritaire, mais même ainsi, votre pouvoir est supérieur au mien. Le rapport est à 1000 pour 6. Mettre ces idées prétendument juives en avant, même pour les critiquer, revient à leur donner du poids. Si le monde chrétien, ou de culture chrétienne, décide de suivre l'influence de son passé, de considérer les juifs comme haineux, de mettre les juifs haineux au premier plan, alors le judaïsme réel, ancien, vivant, porteur d'une sagesse d'amour, n'a aucune chance. Vous pouvez faire la différence. ■

À propos du “dilemme du prisonnier”

APPUYER OU NE PAS APPUYER ?

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



La foi, ancrée dans l'adhésion souveraine à une révélation transcendante, dessine un autre “être-au-monde” que celui de la théorie des jeux.

Dans les années 1950, des mathématiciens ont élaboré une théorie appelée “théorie des jeux”. Schématiquement, cette théorie s’applique dans des situations où des individus sont en compétition et ont des intérêts divergents (comme dans un jeu, d’où le nom). Grâce à la théorie des jeux, on peut calculer des configurations dites “d’équilibre”, c’est-à-dire un ensemble de choix qui, rationnellement, minimisent les risques et maximisent les gains.

DILEMME DU PRISONNIER

La mise en situation la plus connue de la théorie des jeux est le fameux “dilemme du prisonnier”. On imagine deux prisonniers, complètement isolés l’un de l’autre (communication impossible) et soumis à un sadique geôlier qui met dans chacune des deux cellules un interrupteur avec les instructions suivantes : si les deux prisonniers appuient sur l’interrupteur, ils sont amputés d’un bras, puis relâchés. Si un seul des deux prisonniers appuie sur l’interrupteur, celui qui a appuyé est libéré, l’autre est exécuté. Si aucun des deux prisonniers n’appuie sur l’interrupteur, ils sont tous les deux relâchés, sans heurt.

Évidemment, la situation optimale est celle où personne n’appuie sur l’interrupteur. Sauf qu’étant donné qu’aucun des deux prisonniers ne peut savoir ce que l’autre va faire, la décision la plus rationnelle — c’est-à-dire celle qui minimise les risques et préserve les gains — consiste à appuyer sur l’interrupteur. En effet, en appuyant, on s’en sort “au pire des cas” avec un bras en moins, “dans le meilleur des cas”, libre et

indemne. En revanche, en n’appuyant pas sur l’interrupteur, on prend le risque d’être exécuté, alors que le “meilleur des cas” reste le même. Autrement dit, à un niveau individuel, il n’y a rationnellement aucune raison de ne pas appuyer...

DÉCENTRER L’EGO

Est-ce vraiment le cas ? On peut opposer à la théorie des jeux, une conception de la “foi” qui subvertit la rationalité mathématique. Le dilemme du prisonnier ne prend en effet pas en compte les notions de sacrifice de soi, de l’amour du prochain, d’un principe transcendant, ou juste d’un intérêt supérieur au bien-être individuel. La théorie des jeux — dans tous les différents dilemmes qui la mettent en scène — part à chaque fois de l’idée de sauvegarde de l’intérêt *individuel*, pour ne pas dire égoïste.

Or l’idée de foi, ancrée dans l’adhésion souveraine à une révélation transcendante, décentre l’ego. C’est le sens que l’on peut tirer, par exemple, de la supplication de Jésus qui efface sa volonté au profit de la volonté du Père (Luc, chapitre 22, verset 42) ou des péripécies coraniques qui invitent à prioriser la Justice sur l’intérêt privé, voire familial (sourate 4, verset 35).

DÉFIER LA MORT EN FACE

En tout état de cause, la foi dessine un autre “être-au-monde” que celui de la théorie des jeux et offre de fait une autre façon d’aborder le dilemme du prisonnier. Face au jeu sadique du geôlier, la foi imposera *de ne pas appuyer* sur l’interrupteur. Pas en espérant que l’autre prisonnier en fasse de même, auquel cas on serait toujours dans un calcul d’intérêt ; mais plutôt : ne pas appuyer, car c’est la seule décision qui défie la mort en face, au lieu de s’y soumettre.

D’aucuns diront que cette décision est irrationnelle. Mathématiquement irrationnelle. Peut-être. Mais pour le croyant, c’est sans doute la seule décision digne de Dieu. ■

Dans les zones obscures de la fragilité

PLEURER, UN DROIT POUR TOUS

Chantal BERHIN

Dans la culture d'hier et dans celle d'aujourd'hui, les larmes et les pleurs sont présents, même si leur rôle et leur pertinence se sont chargés de sens différents. Pour qui, pour quoi pleure-t-on ? Qui peut ou non verser des larmes ?

On ne compte pas les citations qui contiennent les mots *pleurer* et *larmes*. *Pleurer comme une Madeleine. Avoir des larmes de crocodile...* Un proverbe gaélique dit que les larmes qui coulent sont amères, mais plus amères encore sont celles qui ne coulent pas. L'Antiquité avait la larme facile. Les héros grecs d'Homère pleuraient, tout comme César devant ses soldats. Dans la Bible, on dénombre près de trois cents occurrences de ce thème.

Dans l'étude *Pleurs bibliques*, on peut lire que « presque tous les héros de la foi ont versé, à un moment donné ou à un autre, des larmes. C'est le cas d'Abraham, Joseph le patriarche, Esaü, Jacob, Job, Saül, David, Anne la maman de Samuel, Samuel. Esdras et Néhémie pleureront sur les ruines de Jérusalem. Ont aussi versé des larmes les apôtres Pierre et Jean, Marie de Magdala, quand elle voit le tombeau vide du Seigneur, Jaïre, Paul, et encore bien d'autres ».

Un cantique affirme que ceux qui sèment dans les larmes moissonnent en chantant. Selon, l'Ecclésiaste, il y a un temps pour pleurer, et un temps pour rire. Dans le texte des Béatitudes, Jésus déclare heureux ceux qui pleurent. Lui aussi, verse des larmes. Notamment, à l'annonce du décès de son ami Lazare. Et personne ne trouve cela bizarre. C'est donc que la sensibilité qui va jusqu'aux larmes était de mise tant pour les femmes que pour les hommes. On mesure le contraste de ce tableau rempli d'émotion avec l'image d'un Dieu impassible véhiculée par une certaine tradition religieuse.

RAVALER SES LARMES

Dans son essai *Oser pleurer*, le philosophe Guillaume Le Blanc questionne le fait de pleurer et s'interroge sur sa signification existentielle et philosophique. Il opère plusieurs distinctions qu'il développe largement, comme celle qui existe entre les larmes et les pleurs, entre les larmes solitaires et les larmes solidaires. À propos de ces dernières, il souligne qu'on ne pleure pas que dans son coin. Les larmes ne sont pas un abandon à la fatalité, un signe de faiblesse ou de résignation. Elles peuvent être une critique de l'injustice qui en est la cause. Elles montrent leur dimension contestataire et émancipatrice. « Les pleurs implorant. Implorer vient du

latin implorare, répertorié au XII^e siècle avec le sens de demander avec des larmes. »

Beaucoup pensent encore que les larmes sont une affaire de femmes. Dans l'imaginaire collectif, ces manifestations sont souvent assimilées à un manque de contrôle de soi, à de la faiblesse, de la résignation. Autant de caractéristiques soi-disant dévolues à la femme. Voilà un postulat sur lequel s'est appuyée l'éducation masculine de la génération des aînés et qui continue d'être un marqueur culturel. Certains discours persistent à prôner le ravalement des larmes, sous prétexte que les hommes ne pleurent pas. Or, aujourd'hui, les manières et les pensées sont en train de changer, observe le philosophe.

DES LARMES GENRÉES

Pour cerner le phénomène de la « *genrification* » des larmes et les stéréotypes qui en découlent, un recours à l'histoire s'avère instructif. Des sources littéraires, médicales, judiciaires, des journaux intimes, des traités de savoir-vivre ou des manuels d'éducation révèlent qu'au XVIII^e siècle, on versait facilement des larmes en public. Il existait une « *mode des larmes* ». Chez les bourgeois, on voulait ainsi manifester de la sensibilité et un sentiment d'humanité, par contraste au modèle de cour qui imposait de maîtriser ses émotions. Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, on a préféré pleurer dans le secret et la pudeur. Ensuite, les larmes commencent à devenir suspectes et l'on souhaite mettre de l'ordre dans ce que l'on juge être des débordements typiquement féminins. Les larmes, disait-on, sont le signe de leur faiblesse ou de leur volonté de manipuler les hommes.

Ainsi, informe Guillaume Le Blanc, ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'on a établi une frontière de genre pour les larmes. On a cantonné les pleurs à la sphère privée et aux femmes, en excluant les hommes de ce type de sensibilité. Des rôles précis ont été assignés : aux femmes, la sensibilité dans l'espace privé ; aux hommes, la virilité et l'impassibilité dans l'espace public. Ce clivage s'est volatilisé grâce notamment aux mouvements d'émancipation féministes. L'évolution des relations de genre a rendu aux hommes le droit de redevenir des pleureurs.



OSER VERSER DES LARMES.
Admettre que la sensibilité est aussi une forme de grandeur.

CONSENTIR AU CHAGRIN

Il y a quelque temps, Guillaume Le Blanc a vécu un choc : la mort de sa mère. Et ce jour-là, dit-il, sa vie « *s'est métamorphosée en vie embuée où voir clair s'avérait impossible* ». « *Je sentais les larmes venir et couler malgré moi, je n'y pouvais rien, c'était plus fort que moi (ou plus faible que moi ?). Et cela a duré des mois.* » Il a ressenti que « *quelque chose de fondamental se révèle aux autres et à [soi]-même qui en fait l'épreuve, qui remonte des profondeurs de [son] être* ». Il se dit convaincu qu'en acceptant les larmes, on continue d'accueillir le disparu, comme si on honorait la personne morte.

Pendant longtemps, explique-t-il, on pensait qu'il fallait s'exfiltrer au plus vite des zones obscures de la fragilité. Or, selon lui, on doit consentir à son chagrin. Oser pleurer dans la durée et ne pas s'employer à réfréner ses larmes. Sur ce phénomène liquide, il a voulu poser un regard philosophique, alors qu'a priori, le domaine de cette discipline concerne plutôt l'intelligible, et non le sensible. Officiellement, le chemin du philosophe est du côté de la pensée, de la réflexion, de la maîtrise, de la souveraineté du cogito, tandis que l'expérience des larmes serait, dans cette façon d'envisager la réalité, affaire de sensibilité, affaire de femmes. C'est du moins ce que prétend la pensée dominante. Il remarque que ce partage de genres et de domaines a eu des effets très importants sur l'histoire de la philosophie, avec un accent essentiel porté sur ce qui est contrôlable en soi. La philosophie a toujours cherché à penser la puissance comme modalité de l'existence. Or, dans les pleurs, il y a l'expérience de la fragilité. Mais c'est une fragilité qui exprime, selon Guillaume Le Blanc, une forme de « *puissance d'exister sans pou-*

voir ». Le chagrin va marquer profondément sa réflexion et lui faire dire que le rôle de la philosophie est de tenter de s'orienter dans des zones d'extrême désorientation.

Mais, peut-être, toute vie devrait-elle « *se tenir au bord des larmes ?* » Pour lui, celles-ci sont le propre de l'Homme, avec un grand H, c'est-à-dire le propre de l'homme et de la femme, parce que les larmes montrent que l'on est en vie, que l'on est pris par des intensités vitales. Une personne inhumaine, on ne l'imagine pas pleurer. Ou alors, ce sont des larmes de crocodile destinées, selon la légende égyptienne, à piéger plus facilement des proies. Dans la réalité, ce sont des larmes qui servent à amadouer une personne. « *Ses larmes (de crocodile) valent une arme* », écrit-il.

Mais ici, on parle de vraies larmes, celles qui viennent du plus intime de soi et ne se fabriquent pas. « *Toute illusion de souveraineté du moi qui essaie de se maîtriser disparaît dans les larmes. Elles sont des interrupteurs de souveraineté* ». L'illusion de diriger sa propre vie, d'en être le maître absolu est profondément remise en question par le fait de pleurer. L'expérience des pleurs vient faire craquer les censures sociales. « *Les larmes sont des ouvriers d'émotions potentielles au sens où des chemins d'être affluent par elles.* » Émerge alors « *un autre moi, infiniment plus personnel* ». ■



Guillaume LE BLANC, *Oser pleurer*, Paris, Albin Michel, 2024. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

*Au-delà
du corps*



TOUJOURS FATIGUÉ

On l'appelle « le mal du siècle », le fait d'être fatigué, d'avoir l'impression que son corps ne va pas bien, alors que les examens disent le contraire. On croit le mal incurable. Pas pour le Dr Anne Fleck, nutritionniste spécialisée en médecine préventive de Hambourg, qui propose d'en trouver les

causes et d'y apporter remède. Cet ouvrage permet à chacun d'évaluer précisément l'étendue du problème, d'en comprendre les causes, et apporte des pistes de solution, notamment en suivant un sérieux programme de 30 jours. (F.A.)

Dr Anne FLECK, *Énergie!*, Arles, Actes Sud, 2023. Prix : 24,50€. Via *L'appel* : - 5% = 23,28€.

Emmanuelle Nicot, réalisatrice de Dalva

Michel PAQUOT

« PAR LE CINÉMA J'AI PU ME RÉINVENTER »

Couronné par sept Magritte, *Dalva*, le premier long métrage d'Emmanuelle Nicot, parle de l'inceste et de l'emprise sur une fillette par son père. C'est grâce au cinéma, auquel elle n'était pas du tout prédestinée, que la réalisatrice française installée à Bruxelles a pu affronter un traumatisme de jeunesse et se reconnecter à elle-même.

« **J**e ne suis pas une fille, je suis une femme. » Enlevée à son père incestueux, Dalva, 12 ans, a été placée dans un foyer pour enfants maltraités. « *Je n'ai jamais dit non* », affirme-t-elle, refusant obstinément d'être séparée de la seule personne qu'elle aime, sa mère ayant déserté le foyer familial depuis longtemps. Au-delà de l'inceste, c'est de l'emprise que parle Dalva, le premier long métrage d'Emmanuelle Nicot, couronné par sept Magritte (dont ceux des meilleurs film, réalisation et espoir féminin pour Zelda Samson dans le rôle-titre). « *L'emprise d'un parent sur un enfant est celle dont il est le plus compliqué de se défaire*, explique cette Française qui vit à Bruxelles depuis plus de quinze ans. *Enfant, on voit nos parents comme des dieux, on ne remet jamais en question leur bienveillance. Avant de commencer à écrire le scénario, j'ai fait une immersion dans un centre pour ados maltraités de 10 à 18 ans. Tous, absolument tous étaient dans une loyauté folle envers leurs parents, dans un déni ultrapuissant de ce qu'ils avaient vécu. Ils souffraient beaucoup plus d'être là que de ce qu'ils avaient vécu. Ce déni leur permettait de supporter l'insupportable.* »

Le sujet de l'emprise, la cinéaste l'a déjà abordé dans son premier court métrage, *Rae* (2012), à l'intérieur d'un couple où la femme battue, placée dans un foyer, est également dans le déni. Ce film a été récompensé dans quinze festivals internationaux. La seule fois où elle l'a accompagné, c'était à Huy. « *Quand on m'a demandé quelle était sa genèse, c'était tellement personnel, que je n'ai pas pu répondre. Je suis quelqu'un qui ne sait absolument pas mentir et, devant tous ces gens, je ne pouvais pas dire que cette histoire était la mienne. Ma première rencontre amoureuse a en effet été extrêmement toxique, violente, à tous points de vue. J'étais démolie, j'ai dû me sortir de cela. Le cinéma, c'est ma résilience.* »

DES RÉPONSES DANS LES FILMS

Née en 1985 à Sedan, dans les Ardennes françaises, Emmanuelle Nicot, fille d'une prof et d'un éducateur, n'aurait jamais dû faire du cinéma. « *Enfant, je n'y allais pas du tout*, raconte-t-elle. *Sauf une fois par an, mes parents m'emmenaient au Festival Les Enfants du Cinéma, à Charleville-Mézières. À toutes les questions que je me posais, je trouvais des réponses dans ces films dont les héros avaient mon âge, sans avoir à les poser à qui que ce soit. C'était immense pour moi.* » L'adolescente ne pense pas, pour autant, passer derrière la caméra. Elle veut être esthéticienne, mais ses parents renâclent. Par défaut, comme elle aime beaucoup lire, elle s'inscrit en Lettres à l'université de Reims, où elle suit des cours de cinéma qui la passionnent. « *Cela m'a reconnecté à un truc de mon enfance profondément enfoui en moi que la personne avec qui j'avais été en couple n'avait jamais touché. Par le cinéma, j'ai pu me réinventer, avec la volonté, complètement inconsciente à cette époque, de raconter ce qui m'était arrivé.* »

En 2007, à 22 ans, après une licence en cinéma à Lille durant laquelle elle tourne quelques petits films totalement expérimentaux, elle intègre l'IAD (Institut des Arts de Diffusion) à Louvain-la-Neuve. Depuis, elle n'a plus quitté la Belgique, replantant ses racines à Schaerbeek. « *Ce que j'aime ici, ce sont les liens entre les gens, cette simplicité, cette gentillesse. J'ai mis du temps à le réaliser, mais chaque fois que je vais en France, je me rends compte combien les Belges sont sympas.* » La qualité d'une relation humaine est primordiale chez elle. Cela rejoint une

valeur enseignée par ses parents : ne jamais juger. « *Un jugement a toujours quelque chose de hâtif, mais la réalité est bien plus complexe. Un philosophe disait que celui qui juge l'autre n'a pas assez réfléchi.* » Ce refus de tout jugement, elle a d'ailleurs pu l'éprouver lorsque, chaque été, pour payer sa vie étudiante, elle allait ramasser des fruits et légumes en Drôme, dans le sud de la France. « *Je bossais avec des ouvriers polonais, avec des Turcs, avec des gens complètement rustres qui n'avaient rien à faire de ma vie artistique, et j'adorais ça. J'aime les gens et les rencontres improbables. Le casting est un super prétexte pour rencontrer des gens que l'on ne rencontrerait jamais autrement.* »

DU CASTING SAUVAGE

Car, entre ses films – elle a réalisé un autre court métrage en 2016, *À l'arraché*, dont le cadre est une fois encore un foyer d'accueil –, Emmanuelle Nicot fait du « casting sauvage », ce qui consiste à rechercher des acteurs non professionnels. À la sortie de *Rae*, deux cinéastes belges, Mary Jimenez et Bénédicte Liénard, l'ont chargée de celui de leur film, *Le chant des hommes*, où un groupe de migrants décide de faire une grève de la faim dans une église pour obtenir des papiers. « *Je devais trouver des gens issus de l'immigration, qui n'étaient pas nés en Belgique, parlant un français imparfait avec un fort accent et portant la souffrance de l'exil sur le visage. Cela m'a passionné, c'était un travail anthropologique je devais mettre des lunettes complètement différentes. Pour trouver un petit garçon iranien, par exemple, j'ai contacté des chauffeurs de taxi iraniens stationnés autour de la gare Centrale. J'ai également cherché des filles chez les coiffeurs à Matonge. C'est un immense apprentissage, un bagage tellement précieux pour la suite. L'activité d'écrire est ultra-solitaire, il est important de se reconnecter à la vraie vie et d'aller voir des gens.* » Pour le long métrage dont elle s'occupe actuellement du casting, elle est en quête de travailleuses du sexe. « *Je suis dans un univers sado-maso qui n'est pas du tout le mien* », s'amuse-t-elle.

LOIN DES INFOS

La sémillante quadragénaire, mère d'un fils prénommé Mihail – Michel en roumain – qui avait cinq mois lors du tournage de *Dalva*, avoue vivre loin du fracas du monde. « *Pendant longtemps, je m'informais beaucoup, et je me suis rendu compte que cela me faisait beaucoup de mal de me sentir aussi impuissante. Je ne regarde plus du tout l'actualité car cela m'affaiblit, me déprime et me fait perdre toute créativité. Je garde ainsi mon énergie et, par ce que je raconte dans mes films, j'essaie d'avoir un petit impact. Dalva, par exemple, parle d'un tabou, et j'espère infiniment que les gens qui ont subi la même chose puissent s'y reconnaître. Plus généralement, comme je l'ai vécu moi-même, le cinéma peut répondre à des questions que l'on se pose.* »

Emmanuelle Nicot est en train d'écrire un nouveau film qui abordera un tout autre sujet, lucide quant à la dimension aléatoire de son métier. « *Si, un jour, il devait s'arrêter, je pourrais devenir maraîchère. Je tiens ce goût de mon enfance. Mon père est issu d'une longue lignée de domestiques où les hommes étaient tous jardiniers. Si le cinéma ne marchait plus, je retournerais dans les champs, et je sais que j'y trouverais du plaisir.* » ■

Un nouveau rapport avec le boulot

LE TÉLÉTRAVAIL : LE GRAND (DÉS)AMOUR ?

Michel PAQUOT

Une réunion d'entreprise pour présenter un an de campagne publicitaire. Autour de la table, une dizaine de personnes. Sur Teams, une mosaïque composée d'une soixantaine de visages. À la fin de la matinée, ces participants virtuels descendent des étages pour rejoindre la cafétéria : ils ont tous suivi la rencontre sur leur écran d'ordinateur depuis leur bureau. Xavier est chargé de faire un point d'équipe sur Teams avec une vingtaine de collaborateurs dispersés en Europe. Il enchaîne les *slides* en les commentant. Au bout d'une dizaine de minutes, quelqu'un lui demande s'il partage quelque chose sur écran : il parlait dans le vide, sans que personne ne lui en fasse la remarque. Et, au terme de la présentation, aucune réaction. Seulement, un concert de petites mains jaunes qui font clap clap clap. Sébastien, consultant pour une société numérique, est toute la journée en télétravail. Douze rendez-vous virtuels s'échelonnent entre 9h et 19h, sans lui permettre de faire une pause à la mi-journée. Voici quelques exemples – véridiques – de la place prise aujourd'hui par le télétravail dans un grand nombre d'entreprises, relatés par Alexandre des Isnards dans son ouvrage *La visio m'a tué*.

NOUVEAUX USAGES

« On est en train de basculer dans une

nouvelle civilisation du travail et on ne fera pas marche arrière, même si certaines entreprises essaient de freiner le mouvement, observe-t-il. *C'est une révolution des usages, mais pas technologique, car ces technologies existent depuis des années, sans être acceptées.* » Le premier confinement, de la mi-mars à la mi-mai 2020, a précipité les choses. Le service de visioconférence Zoom, bientôt supplanté par Teams, a permis à des personnes recluses chez elles de communiquer à distance et de garder un lien visuel, organisant des réunions de famille, des apéritifs entre amis, des concerts ou des masterclass. Et donc, de continuer à travailler. Et il est apparu que travailler chez soi possède de nombreux avantages. Comme éviter les heures de trajet, et la pollution qui va avec, aménager ses horaires, accroître son efficacité... De plus, grâce à la visio, mettre sur pied une réunion est devenu beaucoup plus simple : pas de local à trouver, suppression des déplacements physiques, possibilité de réunir des gens éloignés géographiquement, ou malades, de faire intervenir des personnes extérieures à l'équipe, etc.

Mais le travail en distanciel, en vigueur un ou deux jours par semaine dans de nombreuses entreprises, a aussi ses revers. Parfois, les collègues ne se voient plus, voire ne se connaissent même pas, les jours de télétravail pouvant être différents pour chacun. Ils n'ont d'ailleurs

plus forcément de bureau attiré. Et, surtout, la distinction entre les univers professionnel et personnel est désormais brouillée. Cette porosité conduit, selon la philosophe Claire Marin, à « *vider l'espace familial de sa couleur personnelle et intime pour le convertir en espace plus neutre de travail* ». Par ailleurs, « *sur une mosaïque de visioconférence, relève-t-elle, on ne peut regarder personne dans les yeux. Même si mon regard s'adresse à l'une des personnes, elle ne le sait pas...* » « *Nous sommes entrés les uns chez les autres sans hospitalités* », conclut-elle. Une étude autrichienne a comparé deux groupes d'étudiants, l'un en ligne, l'autre en présentiel. Elle a démontré que cinquante minutes de vidéoconférence sont nettement plus fatigantes qu'une durée identique en présentiel. Les participants physiquement présents se sont sentis plus vivants, heureux et actifs, et moins somnolents que leurs homologues en distanciel.

DÉMISSION INTÉRIEURE

« *Avoir l'impression que le travail devient virtuel peut provoquer un phénomène de désengagement, de démission intérieure, où l'on commence à s'interroger sur son rapport au travail, avertit Alexandre des Isnards. Il est plus facile de s'impliquer dans une tâche lorsque l'on est sur place. Et cette question ne concerne pas seulement les moments où*

Médias
&
Immédi@ts

EURO MUSTII

« *À travers mes paroles, je veux rendre hommage à tous les gens qui luttent, et les encourager à afficher leur feu intérieur et leur résilience.* » Le trentenaire bruxellois Thomas Mustin, alias Mustii, explique ainsi le sens de sa chanson *Before the party's over* (*Avant la fin de la fête*) qui représente la Belgique à l'Eurovision. Elle célèbre ceux qui décident d'enfreindre les règles et de résister. Mais elle séduit aussi pour sa mélodie et son orchestration...

Eurovision Song Contest, je 09/05 ; finale sa 11/05.

OTS, LE RETOUR

En 1995, des adeptes de la secte apocalyptique du Temple Solaire (OTS) périssaient dans le Vercors au cours d'un sacrifice prétendument destiné à les faire "transiter" sur la planète Sirius. Ces suicides en suivaient d'autres, en Suisse et au Canada. Se basant sur ces faits divers, ce feuilleton imagine que, trente ans plus tard, les rituels de OTS sont toujours perpétrés. Une miniserie glaçante, qui rappelle que les sectes n'appartiennent pas nécessairement au passé.

Anthracite, Netflix (6 épisodes) depuis le 10/04. Réservé aux adultes.



DE LOIN OU DE PRÈS.
La rencontre sur un lieu de travail n'est-elle pas indispensable pour tisser du lien social ?

Depuis les confinements imposés lors de l'épidémie du covid, le télétravail et la visioconférence se sont largement répandus, devenant la règle dans de nombreuses entreprises. Mais travailler chez soi et en distanciel ne comporte-t-il pas plus d'inconvénients que d'avantages ?

l'on travaille, mais également ceux où l'on ne travaille pas. Dans une journée, il faut bien faire des pauses. Or, les faire seul chez soi, ce n'est pas comme au bureau, où prendre un repas ensemble, avoir des discussions informelles sont des moments d'échange fondamentaux. » « La rencontre sur un lieu de travail est irremplaçable, confirme la sociologue Eva Illouz dans une interview au quotidien français *Libération* (juin 2020). *Je ne crois pas qu'un travailleur reste motivé longtemps en restant isolé. Le foyer ne peut pas remplacer le monde.* » « La quasi-totalité de nos relations sont fondées sur la proximité physique, insiste-t-elle. Cela permet de déchiffrer les micro-émotions des autres et d'harmoniser l'interaction par un jeu de miroir et d'imitation. »

« Ce qui s'est mis en place à l'occasion de la pandémie est considérable, observe le philosophe belge Pascal Chabot dans *Philosophie Magazine* (février 2021). Nous vivons actuellement une métamorphose du travail d'ordre civilisationnel. Tous les fondamentaux sont ébranlés et restent à repenser. Avec le télétravail, c'est d'abord le rapport au temps qui est en train de muter. Traditionnellement, le bureau se présente

comme un espace de synchronisation des consciences, qui vivent autour d'un rythme imposé – celui des horaires, des pauses-déjeuner. L'essence même du travail en présentiel est cette communauté de temps vécu, au fondement d'une communauté d'œuvre. »

LIENS DISTENDUS

« Au-delà de l'unité de temps, c'est également l'unité d'espace qui est mise en cause, poursuit-il. La convergence de tous les corps vers un centre devait permettre que quelque chose de collectif puisse être élaboré. De là, la métaphore de l'embouteillage matinal vers un poumon d'activité. Le dogme de la centralisation est en train de voler en éclats, et c'est probablement irréversible. En outre, un mouvement plus profond ébranle le rapport à l'autre, un autre qu'on ne choisissait pas toujours, avec lequel on travaillait toute la journée, et qui apparaît aujourd'hui sporadiquement, et seulement à l'écran. Dans un espace de travail, tout le monde se revendique d'une même appartenance – on partage des mêmes éléments de langage, un humour. Le télétravail distend ces liens, et cette communauté d'identités. »

Eva Illouz va encore plus loin dans son analyse de ce nouveau rapport au travail. « Le télétravail est par ailleurs un mode de fonctionnement qui s'oppose à l'activité politique et sociale, à l'activité syndicale par exemple. Si vous voulez isoler, fragmenter, séparer, c'est la façon idéale de le faire parce qu'on n'a pas le sentiment d'être dominé. La relation personnelle au pouvoir s'estompe. Notre liberté est vécue sur un mode parcellaire. C'est cela, la vision d'une société qui devient totalitaire, selon Hannah Arendt. Une société de masse où chacun est de plus en plus isolé, sans possibilité de comprendre la communauté d'intérêts et de destin, ou de résister à des structures politiques quand on doit y résister. » ■



Alexandre DES ISNARDS, *La visio m'a tué*, Allary Éditions, Paris, 2024. Prix : 20,90€. Via *L'appel* : -5% = 19,86€.

Claire MARIN, *Vivre autrement*, dialogue avec Nicolas TRUONG, Paris, L'Aube, 2021. Prix : 9,90€. Via *L'appel* : -5% = 9,41€



LUDWIG, L'EUROPE ÉLUE

Le 7 mai 1824, la 9^e (et dernière) symphonie de Beethoven était jouée pour la première fois dans un théâtre de Vienne. Pour célébrer le 200^e anniversaire de ce qui est devenu l'hymne européen, Arte retransmet les 4 mouvements de la Neuvième en léger différé depuis 4 salles européennes (Gewandhaus de Leipzig, Philharmonie de Paris, Scala de Milan, Konzerthaus de Vienne). Cet

événement culturel entoure un gros mois de divers programmes de la chaîne en relation avec les enjeux des élections européennes, dont on parle si peu. Surtout si on les associe à des scrutins nationaux et régionaux.

Ode à Beethoven, ma 07/05, 20h50. Soirée spéciale *Les enjeux qui font l'élection* suivie de plusieurs documentaires, ma 30/04. Soirée *Théma sur l'Europe* ma 04/06. Plusieurs éditions du magazine de géopolitique *Le dessous des cartes*, dont un sur *La Belgique, concentré d'Europe*, sa 25/05.

TOUR DE PASSE-PASSE

Avec l'arrivée des beaux jours, pourquoi ne pas se doter d'une appli qui donne accès à pas moins de 244 musées et 315 expositions partout en Belgique, aussi souvent qu'on le souhaite pendant toute une année, et qui procure divers avantages comme des réductions de chemin de fer ?

MuseumPassMusées, 59€/personne. Pour smartphones ou sur mu-seumpassmusees.be/fr

Résister par la beauté

REPRENDRE SON ENVOL APRÈS UN VIOL

Jean BAUWIN

Dans une mise en scène extrêmement originale, récompensée d'ailleurs par le prix Maeterlinck de la meilleure scénographie, Céline Chariot compose une « poésie vivante pour agir, par le sensible, contre la violence ». Pendant que des voix off prennent le relais de sa propre voix, ou dialoguent au sujet du viol, sur un ton parfois faussement détaché, l'autrice, seule interprète, reconstitue une scène de crime, avec la minutie d'un policier, mais avec l'œil d'un artiste peintre.

La pièce commence par dix minutes d'immobilité. Assise sur une chaise, elle regarde le public. Une comédienne, Julie Remacle, parle pour elle, en voix off. C'est la voix qu'elle a voulu se donner. « *C'est important de pouvoir choisir* », surtout quand on a été victime d'un viol. Elle, qui s'est tue pendant vingt ans et qui a eu le sentiment, durant ce laps temps, de vivre hors de son corps, comme s'il était habité par un autre, elle prend enfin la parole. Mais si ce sont ses mots, ce n'est pas encore sa voix. Si elle parle du viol, ce n'est pas celui dont elle a été la victime. Avec une sorte de froideur de médecin légiste, mais avec le souci artistique de la photographe qu'elle est par ailleurs, elle reconstitue, elle évoque, elle in-

vente un nouveau langage pour dire l'indicible et rester à distance du traumatisme qui l'a rendue muette pendant si longtemps.

Elle déconstruit, pièce après pièce, la chaise sur laquelle elle était assise. La voici à présent démantelée, démembrée, étalée et gigantesque sur le sol. Comment ne pas y voir une métaphore du viol ? Pourra-t-elle réassembler cette chaise ? S'y asseoir à nouveau ? Et, cette chaise, sera-t-elle la même qu'avant ? Ce spectacle pose aussi, à travers des symboles visuels, la question de la résilience, de la reconstruction possible ou non, après le viol.

VICTIME CULPABILISÉE

« *Le titre, Marche salope, vient d'un fait divers, explique Céline Chariot. En 2011, à Toronto, deux adolescentes portent plainte pour viol. L'agent de police qui reçoit leur déposition a déclaré que : "Pour éviter de se faire violer, il fallait éviter de s'habiller comme des salopes." De là naissent les Slut Walks, les Marches de Salopes, un mouvement féministe qui s'est pas mal étendu aux États-Unis, au Canada, très peu en Europe. Leur slogan principal était : "Ne nous dites pas comment nous habiller, dites-leur de ne pas violer".* »

Car, il ne faut pas se voiler la face, le viol est le seul crime où l'on culpabilise la victime : c'est qu'elle l'a cherché, elle a dû provoquer. La voix off le dit bien : « *N'existe pas. Ne sois pas aguicheuse. Ne bois pas. Sois sage. Ne te promène pas seule. Tais-toi. Laisse-toi défoncer. Étouffe. Crève, salope. Sens-toi coupable, inférieure, dégradée. Jouis de ton impuissance.* »

Mais quand et comment apprend-on aux futurs hommes, qui représentent 98 % des violeurs, à respecter les femmes, à ne pas les juger sur leurs vêtements, à ne pas les insulter ni les siffler en rue ? Et si tout commençait par la façon de regarder l'autre ? Durant les dix premières minutes, Céline Chariot se retrouve devant le public, les yeux dans les yeux, dans un face-à-face intime.

« *La vue est un toucher. Avez-vous déjà eu cette sensation qu'on vous touche juste en vous regardant ?* » interroge-t-elle. Le regard de l'autre est essentiel pour façonner sa propre identité. Durant ces quelques minutes, elle prend corps sous les yeux des spectateurs, c'est comme si elle reprenait consistance en direct, avant d'affronter l'épreuve de sa mémoire. Dans ce jeu de regards échangés s'installe une bienveillance réciproque.

Portées
&
Accroches

DIFFÉRENTS, VRAIMENT ?

Sur décision de justice, un jeune garçon en colère aboutit dans un hôpital psychiatrique pour adolescents, un centre bien caché du monde normal. Il rencontre Colette, une fille internée, elle aussi, et qui veut mourir. Les dragons, ce sont ces jeunes qui ressemblent aux autres, mais que les autres considèrent comme différents. Jérôme Colin s'est inspiré de vraies et belles rencontres pour son roman dont cette pièce est l'adaptation.

Les dragons, du 14/05 au 01/06 au Théâtre de Poche, Chemin du Gymnase 1a, 1000 Bruxelles. ☎ 02.649.17.27 www.pochethe.be

CENDRILLON POUR LES GRANDS

Créé une première fois il y a 15 ans, *Cendrillon ce macho* de Sébastien Minstru revient dans une version 3.0. Cette relecture du conte de Perrault, réservée aux grands enfants, fait de Cendrillon un beau jeune homme, né au bas de l'échelle sociale, qui tombe sous le charme de l'héritier de la couronne. Avec de nouvelles mise en scène et playlist, ce spectacle décoche des flèches toujours aussi drôlement politiques.

Cendrillon ce Macho → 01/06, au Théâtre de la Toison d'Or, Galeries de la Toison d'Or 396-398, à Ixelles. ☎ 02.510.05.10 ttotheatre.com



© A. PIEMME

Marche salope de Céline Chariot est un spectacle poétique pour dénoncer les violences faites aux femmes et célébrer la résilience de celles qui peuvent reprendre leur envol.

SCÉNOGRAPHIE CHORÉGRAPHIÉE.
Pour mettre en images ce qu'on n'arrive pas à dire.

MÉMOIRE TRAUMATISÉE

Selon un rapport d'Amnesty International publié en 2020, 20% des femmes belges ont été victimes de viol et 47% des Belges de violences sexuelles. Cela fait déjà du monde dans la salle... Pendant que la comédienne reconstitue le lieu du viol, des dialogues enregistrés évoquent des questions très précises et techniques, comme les absurdités juridiques de la prescription légale des infractions sexuelles, ou bien le fonctionnement neurologique de l'amnésie traumatique. Il arrive en effet souvent que le viol provoque un état de sidération psychique sur la victime. Cela l'empêche de réagir de façon adaptée.

Ce stress extrême envahit l'organisme et déclenche les mécanismes neurobiologiques de sauvegarde, qui ont pour effet de faire disjoncter les circuits émotionnels et ceux de la mémoire. Mais « *tout cela est normal* », précise la voix, dans un leitmotiv lancinant.

Cette distance ironique allège le propos et évite de sombrer dans le sordide. Céline Chariot raconte comment elle a découvert ce syndrome dont elle était atteinte sans le savoir. « *J'avais un besoin de comprendre techniquement ce qui arrive à une victime, ce qui m'arrive. Comprendre les aspects biologiques, psychologiques et juridiques était nécessaire. C'est comme ça que j'ai voulu aborder le viol. Pour cela, j'ai réellement tout décortiqué de A à Z. J'ai interviewé des spécialistes. Les dialogues qu'on retrouve dans Marche salope sont retranscrits mot pour mot depuis des interviews que j'ai menées avec des juristes. Et tout a été relu par des membres du corps médical, pour ce qui concerne spécifiquement l'amnésie traumatique.* »

DES HUÎTRES ET DES AILES

Enfin, un des atouts de ce spectacle est aussi sa façon très visuelle d'aborder ce thème grave et dramatique. Ce vrai moment de poésie permet au specta-

teur de ne pas vivre cet état de sidération qui l'empêcherait de réfléchir. Les mots sont durs, parfois choquants, mais ils sont dits sur un ton léger et sur une musique entraînante qui pourrait inviter à danser. La reconstitution de la scène de crime pourrait être abjecte si elle n'était pas conçue comme un tableau rempli de symboles à décoder.

Céline Chariot n'est pas une habituée du spectacle vivant, elle est photographe et performeuse. Si, jusqu'alors, elle traitait ses sujets par la photo, elle a voulu aborder celui-ci différemment. Avec Jean-Baptiste Szezot à la mise en scène, elle crée un univers visuel très cadré, très construit, merveilleusement mis en lumière. Les symboles que sont les coquilles d'huitres, qu'elle brise en direct sur la scène à coups de marteau, métaphores de toutes les victimes qui l'ont été en plein vol, sont forts et parlants. Ce spectacle est un acte de résistance poétique, une expérience à vivre pour redéployer ses ailes. ■

Marche salope, de Céline Chariot, 21→25/05, Théâtre des Martyrs, place des Martyrs 22, 1000 Bruxelles. ☎ 02.223.32.08 📧 theatre-martyrs.be/spectacles/23-24-marche-salope/ Bord de scène chaque jour à l'issue de la représentation.



RITUEL DE CIRQUE

Couronné par le prix Maelterlinck du meilleur spectacle de cirque, *Reclaim* de Patrick Masset invite le spectateur à participer à une expérience collective, inspirée d'un rite Ko'ch venu d'Asie Centrale, où trois quarts des chamanes sont des femmes. Dans ce projet, vu comme une prière laïque, les femmes tentent de construire un rapport égalitaire avec les hommes pour proposer

un monde plus juste aux générations à venir. Ce spectacle revient à la sauvagerie, à l'étrangeté, à la monstruosité qui étaient aux origines du cirque. Il associe cinq circassiens, deux violoncellistes et une chanteuse lyrique. Un moment de communion entre les artistes et les spectateurs.

Reclaim, du 28/05 au 07/06, sous chapiteau place des Sciences à Louvain-la-Neuve. 📧 levilar.be ☎ 0800.25.325

L'ENQUÊTE DE JOSÉ BOVÉ

En 2012, à Bruxelles, lorsqu'un commissaire à la santé est limogé du jour au lendemain, dans la plus grande opacité, José Bové enquête avec quelques assistants parlementaires. Avec Bouli Lanners dans le rôle du député européen ce film raconte un complot menaçant de déstabiliser les instances européennes. *Une affaire de principe*, d'Antoine Raimbault, en salle le 8 mai.

Une expo didactique

José GÉRARD

DA VINCI, UN GÉNIE AUX MULTIPLES FACETTES

Découvrir ou redécouvrir quelques aspects du génie multiforme de Léonard de Vinci : voilà ce que le visiteur peut attendre de l'exposition ouverte à la gare des Guillemins de Liège jusqu'à la fin du mois de juin. Et cela dans un parcours qui mélange les genres : des objets authentiques, des maquettes, des vidéos, des reconstitutions, des reproductions, etc. C'est sans doute la marque de fabrique de la société Europa Expo qui organise depuis trente ans de tels événements immersifs, dans le but de faire vivre à un public le plus large possible une expérience au contact d'une époque, d'un thème ou d'un personnage. On peut rappeler quelques-unes de leurs réalisations : *J'avais 20 ans en 45* (1995), *Made in Belgium* (2005), *Salvador Dali* (2016) ou *Napoléon. Au-delà du mythe* (2021).

UNE VIE ITINÉRANTE

Le parcours de l'exposition démarre avec l'évocation du peintre à travers deux de ses œuvres emblématiques. La *Joconde*, que l'on peut considérer comme l'image phare de la peinture occidentale de tous les temps, sans doute la plus connue et celle qui reçoit le plus grand nombre de visiteurs

au Louvre. L'original n'est certes pas présent, mais plusieurs réinterprétations, parodies ou pastiches suffisent à rappeler le statut exceptionnel de ce tableau fascinant, mystérieux, dont l'héroïne semble regarder le spectateur dans les yeux, où qu'il se trouve.

À ses côtés, le *Salvator Mundi* tient également une place importante. Cette peinture, connue sous une vingtaine de copies de l'atelier de Léonard de Vinci, a bénéficié d'une restauration et a été exposée en 2011 à la National Gallery de Londres, avant d'être achetée pour quatre cent cinquante millions de dollars par le prince héritier d'Arabie saoudite en 2017. Une projection vidéo donne à voir le coup de marteau du commissaire-priseur de Christie's à New York pour adjuger la vente du tableau le plus cher du monde.

La vie de l'artiste est aussi évoquée à travers des objets et des dessins qui retracent son itinéraire. Né à Vinci, petit village de Toscane, fils d'un notaire, Léonard se retrouve à Florence dans l'atelier de Verrocchio, puis à Milan, où il travaille pour les Sforza. À Venise, il se met au service des Borgia, puis va au Vatican, où la concurrence de Michel-Ange et de Raphaël l'empêche d'obtenir beaucoup de

chantiers d'envergure. C'est dans ces conditions qu'il accepte l'invitation de François I^{er} à venir en France. Il passera les trois dernières années de sa vie comme premier peintre, premier architecte et premier ingénieur du roi, au château du Clos Lucé, à Amboise.

TOUS LES CODEX

Une des fiertés des organisateurs de cette exposition est de présenter la collection complète des codex de l'artiste italien conservés à ce jour. Édités en quelques exemplaires au XX^e siècle, ils rassemblent environ sept mille pages d'observations, de réflexions et de croquis. Les vitrines donnent à voir quelques feuillets originaux, mais aussi des reproductions ou fac-similés. Ils offrent une idée de la variété des préoccupations et recherches de Léonard da Vinci dans des domaines allant de la géologie à l'optique, de l'anatomie à l'art militaire, de la mécanique à la gastronomie et de la mécanique à la mathématique.

Après avoir pu admirer de nombreux croquis décrivant des mécanismes ou machines diverses, le spectateur découvre une série de maquettes représentant en 3D les créations de Léonard. Un des secteurs dans lequel il a

*Portées
&
Accroches*

JULOS, TOUJOURS VIVANT

D'une légèreté d'une gravité sans pareil, les messages du poète et chanteur wallon Julos Beaucarne ont marqué bien des générations. Cette exposition conçue par UCLouvain Culture est la première à lui rendre hommage en retraçant toute sa vie et son œuvre. Présentée à Louvain-la-Neuve avant son décès survenu en septembre 2021, elle est ce mois-ci à Perwez.

Julos Beaucarne - Mon métier, c'est de vous dire que tout est possible, Centre culturel de Perwez, Grand-Place 32, 6 → 19/05.
☞ foyerperwez.be/agenda

BARA L'EXPLORATEUR

À l'époque où les quotidiens publiaient des comics strips, qui ne se souvient de ceux de Max l'explorateur ? À partir de 1954, son dessinateur en réalisera plus de 13 000. Décédé à Marseille en 2003, Guy Bara était né à Riga, mais était de nationalité belge, pays où il a fait toutes ses classes et croisé des pères de la BD. Il se sentait toutefois plus proche de l'humour anglo-saxon. Il était aussi peintre.

Bara prend le large, Centre d'art du Rouge Cloître, rue du Rouge-Cloître 4, 1160 Auderghem → 26/05, me-di 13-17h. ☞ rouge-cloitre.be/fr/evenements



MÉLANGES DES GENRES.

Cet événement utilise toutes les techniques disponibles pour mettre en avant cet artiste reconnu.

Léonard de Vinci, figure symbolique de la Renaissance, a excellé dans de nombreux domaines, allant très loin dans l'idéal de connaissance et de maîtrise des arts et des techniques. Liège lui consacre une exposition accessible à tous.

beaucoup travaillé concerne l'art de la guerre, très important à une époque où les conflits se succèdent. Plus d'un tiers de ses dessins illustrent des recherches ou projets pour perfectionner les systèmes d'assaut ou de défense. Une reconstitution d'un char d'assaut est figurée grandeur nature. Les engins de chantier sont aussi nombreux, en particulier des systèmes de levage des matériaux au moyen de poulies ou de vis sans fin. Une maquette reconstitue un projet de pont pivotant et une autre un pont à deux voies de circulation superposées. Dans le secteur aérien, une maquette illustre un projet de vis aérienne, que certains considèrent comme l'ancêtre de l'hélicoptère, de même que les ailes inspirées de celles des oiseaux pourraient préfigurer l'avion ou le deltaplane.

Les croquis, reconstitutions et maquettes exposés à Liège balaient un large éventail des inventions de Léonard, même si les notices explicatives rappellent qu'il a rarement inventé de nouveaux engins. Le plus souvent, il observe et étudie ce qui existe déjà et

cherche les moyens pour perfectionner le système.

GÉNIE GASTRONOME

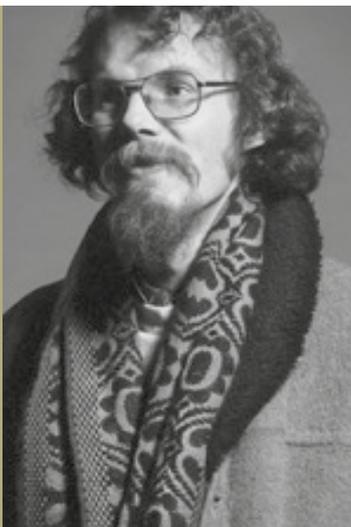
La dernière section de l'exposition dévoile un côté rarement abordé de la personnalité de l'artiste : il était fin gastronome et a livré de nombreuses notes à ce sujet. Une vidéo présente l'évocation d'un banquet qu'il a donné au château du Clos Lucé, avec pour invité principal le roi François I^{er}. Se souciant du local où l'on prépare les repas, il a imaginé la cuisine idéale, dont on peut visiter une reconstitution grandeur nature. Ses préoccupations allant aussi à l'équipement, il a dressé la liste des ustensiles que devrait comporter toute bonne cuisine. Une vitrine offre également au regard de très belles pièces authentiques de vaisselle en verre ou en céramique de cette époque.

Intéressé par la gastronomie, comme par tant autres domaines où il a œuvré pour trouver des systèmes facilitant

les tâches à accomplir, il a imaginé une rôtissoire automatique, mue par l'air chaud. Cet air chaud qui monte dans la cheminée fait tourner des ailettes qui, grâce à un système d'engrenages, font à leur tour tourner la pièce à rôtir. Et il note dans un codex : « *En fonction de la température modeste ou plus forte, la pièce à rôtir tournera lentement ou rapidement.* » Il se préoccupe même des bonnes manières à table et édicte des règles pour les banquets de la Renaissance : « *Ne mettez pas vos pieds sur la table. Ne posez pas votre tête dans l'assiette. Ne coupez pas la table avec votre couteau. Ne laissez pas vos oiseaux voler librement à table.* »

Côté aides à la visite, outre l'audio-guide et les visites guidées, des animations sont prévues. Par exemple une chasse au trésor et un atelier *De l'art la gastronomie*. ■

Expo Da Vinci, l'artiste, l'ingénieur et le gastronome, espace Muséal de Liège-Guillemins
➔ 30/06 ma-di 10-19h europaexpo.be



LE CABAYCÉDAIRE

Ce n'est pas faux si on l'a appelé « *l'Antônio Carlos Jobim de Theux* ». Le vibrationniste jazz Guy Cabay est en effet le seul musicien liégeois à avoir su adapter en wallon la bossa-nova brésilienne. Il y a 45 ans, son titre *Pôve Tîesse* avait eu son petit succès. Mais ses deux albums étaient tombés dans l'oubli. Jusqu'à ce qu'un label français original, Tricatel, en réédite les meilleurs morceaux sous le titre Cabay-

cédaire. Et voilà ce musico-logue à la retraite qui revient à la mode, se produisant en piano-voix ou en quintet. Ce Pollinois exceptionnel a même été élu Talent wallon 2023 par le Parlement de Wallonie. Comme les occasions de le redécouvrir sont rares (et encore plus avec la traduction en français de ses textes, comme à La Boverie, en décembre dernier), elles sont à ne pas rater.

04/05, 20h30 : Arlon, hôtel de ville, dans le cadre des Aralunaires. 01/06 : Comblain-la-tour, 20^e édition du jazz festival. 24/11 : Trooz.

SE DÉCOUVRIR

Près de la Grand-Place de Bruxelles, un nouveau musée propose, en sept salles, un périple à la découverte de soi. Le Museum Of Infinite Realities (MOIR) est basé sur des technologies de pointe où le visiteur passe du statut de spectateur à celui de héros de son propre voyage.

MOIR, rue du marché aux poulets 32, 1000 Bruxelles, Lu-ve 13-20h, di 10-20h.

La biographie d'une quasi-inconnue

UNE ARDENNAISE DANS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Michel PAQUOT

Théroigne de Méricourt, dite «la Belle Liégeoise». Elle s'appelle en réalité Anne-Josèphe Terwagne et est née en 1762 à Marcourt, en Ardenne, alors terre des Habsbourg d'Autriche. L'ajout «de Méricourt», déformation du nom de ce village, lui sera accolé par moquerie et dérision, elle-même se nommant « *Mlle Théroigne* ». C'est à cette « *pionnière du féminisme* », l'une des rares femmes de la Révolution française avec Olympe de Gouge, que Paul Delforge consacre un livre fouillé qui couvre les années 1789-1794.

UNE FIGURE POPULAIRE

Fille de fermiers, Anne-Josèphe prend très tôt son envol. Après un séjour à Londres, elle arrive à Paris en mai 1789, à 27 ans. Jusqu'alors dépourvue de toute conscience politique, elle va pourtant se jeter avec enthousiasme dans le bain révolutionnaire. Elle assiste assidument aux débats de l'assemblée constituante depuis les tribunes réservées au public. Parfois vêtue en amazone (elle sera surnommée « l'amazone de la liberté »), elle devient « *une sorte de meneuse* », jouant avec fougue et conviction le rôle « d'agens d'insurrection ». En d'autres mots, de connivence avec certains députés, elle fait la « claque », tantôt huant, tantôt approuvant bruyamment. Elle est désormais « *une figure populaire qui attire l'attention* », note Paul Delforge.

Pourtant, ce rôle d'agitatrice en faveur

du Tiers État (personnes n'appartenant ni à la noblesse ni au clergé) semble bientôt insuffisant aux yeux de celle qui n'hésite jamais à prendre la parole dans différents cercles politiques. Elle crée d'abord Les Amis de la Loi, une société populaire mixte où sont débattus des sujets comme le droit de vote ou la liberté de la presse, et où elle avance notamment l'idée d'un contrôle des représentants publics par des citoyens. Devenue la cible des journaux royalistes, elle fonde ensuite, avec quelques « patriotes » (dont Danton), le Club des Droits de l'Homme chargé de veiller au respect de la loi. Mais, de la question du droit des femmes, dans ces assemblées quasi exclusivement masculines, il n'est guère question. Comme le relève son biographe, « *les initiatives pionnières de Théroigne sont trop en avance sur leur temps pour être acceptées, même par ceux qui rêvent de changer le monde* ».

RETOUR AU PAYS

Faisant l'objet d'une procédure d'enquête du tribunal du Châtelet pour sa présence présumée aux journées d'octobre 1789, durant lesquelles des milliers de femmes contraignent la famille royale à quitter Versailles pour s'installer à Paris, elle délaisse la capitale française en mai 1790. Pour justifier ce départ, elle avance aussi des difficultés financières et des « *déceptions politiques* ». Après un bref arrêt à Marcourt, elle se rend à Liège où, le 16 février 1791, considérée comme une espionne, elle est enlevée



Dans son impressionnant ouvrage intitulé *Citoyenne Anne-Josèphe Théroigne*, Paul Delforge suit le parcours de cette jeune wallonne trop peu connue qui a tenté d'insuffler une dimension féministe dans une révolution dont ce n'était pas le souci premier.

par deux aristocrates français à la solde des Habsbourg. Enfermée dans la forteresse de Kufstein, dans le Tyrol, elle subit un procès politique à huis clos, avant d'être libérée... et reçue en audience privée par l'empereur Léopold II en personne.

« *Françaises ! Je vous le répète, élevons-nous à la hauteur de nos destinées : brisons nos fers ! Il est temps que les femmes sortent de leur honteuse nullité où l'ignorance, l'orgueil et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps.* » Cette harangue, prononcée le 25 mars 1792 devant la Société fraternelle des Minimes, témoigne du combat féministe de Théroigne qui ambitionne de former un bataillon de femmes. Mais, désavouée et ridiculisée par Robespierre, elle va progressivement disparaître de l'avant-scène politique. On ne sait rien, par exemple, de sa position concernant le procès puis l'exécution de Louis XVI le 21 janvier 1793. Ni de son regard sur la Terreur, même si elle semble être une ardente républicaine. Une des rares traces écrites que l'on trouve d'elle à cette époque est l'affiche appelant à la réconciliation des patriotes placardée en mai 1793. En ce même mois, elle est violemment agressée à la porte de la Convention par des femmes en colère. Jugée « *folle* », elle sera arrêtée plusieurs fois et restera enfermée pendant vingt-trois ans, jusqu'à sa mort en 1817.

Cette passionnante biographie est accompagnée de nombreuses et précieuses annexes qui permettent de mieux découvrir qui était la « *citoyenne Théroigne* », tels onze textes politiques et vingt-et-un portraits commentés d'elle. Une bien belle façon de sortir de l'oubli une femme courageuse et d'avant-garde dont les combats, sous bien des aspects, sont toujours d'actualité aujourd'hui. ■

Paul Delforge, « *Citoyenne Anne-Josèphe Théroigne* », Namur, Institut Destrée, 2023. Prix : 30€. Pas de remise.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Téléphonez au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost). 36

Petits à lire



SAUVETAGE

Inspiré de faits réels, ce roman émouvant revient sur le sauvetage en 1942, dans l'Italie fasciste, de quarante enfants juifs ballotés entre soldats nazis et bombardements. C'est relaté à travers les souvenirs d'un gamin à l'humour juif et à la belle reconnaissance envers de simples paysans, couturières, médecin, rabbins et prêtres de la région de Modène qui les ont aidés. Certains d'entre eux seront d'ailleurs faits Justes parmi les Nations par l'État d'Israël où ces jeunes rêvent tant d'aller vivre. Cette histoire apporte de la lumière dans les ténèbres de la Shoah et des guerres, parce que « *la confiance nous permet de rester humains* ». (J.Bd.)

Ivan SCIAPECONI, *40 manteaux et un bouton*, Paris, Albin Michel, 2024. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.



AVEC LE SPECTRE DU CANCER

Être en rémission d'une maladie grave rend-il hypocondriaque ? C'est ce que murmure entre les lignes ce récit à la première personne, où le héros, jeune adulte d'une vingtaine d'années, raconte sa vie au sortir d'un cancer auquel quasiment personne n'échappe. Les situations qu'il évoque et les sentiments qu'il ressent sont d'une telle vérité que le lecteur ne pourra que se demander si ce petit livre ne tient pas plus du témoignage que de la fiction. Surtout si, lui aussi, il est passé par la cette case au cours de son existence. Touchant, vrai et révélateur. Même si pas nécessairement compréhensible par tout un chacun. (F.A.)

Matthieu MÉGEVAND, *Comme après*, Arles, Actes Sud, 2024. Prix : 18,50€. Via *L'appel* : - 5% = 17,58€.



ADOS EN LIBERTÉ

Quatre ados se retrouvent pour une semaine de vacances à Mykonos, dans l'appartement de l'oncle de l'un d'eux. Ils goûtent à une liberté nouvelle et aux dangers qui l'accompagnent, connaissent leurs premières relations d'un soir, testent l'alcool et la drogue. Ils vivent un mélange d'insouciance et de tragique, rencontrent des personnes dont les attentes sont parfois ambiguës. Ils oscillent entre le plaisir d'être ensemble et de se retrouver seuls, dans un lieu festif où les clubs, la musique et la foule sont omniprésents. Ils éprouvent leurs limites, sans hésiter à se mettre en danger. Un condensé de la vie adolescente, contradictoire et attachante, qui mêle légèreté et gravité. (J.G.)

Olga DUHAMEL-NOYER, *Mykonos*, Hélotrope, Paris, 2024. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€.



POLAR JUDICIAIRE

« *Tutti cadaveri !* » étaient les mots des sauveteurs descendus à la rescousse de leurs camarades mineurs suite au coup de grisou du Bois du Cazier à Marcinelle le 8 août 1956. Deux ans plus tard, deux mineurs italiens, accusés de meurtre sur leur supérieur, sont jugés pour homicide. Journaliste au *Soir*, Katarzyna Leszczynska, d'origine polonaise, est chargée, contre toute attente, de couvrir cet événement. Elle devra affronter les préjugés, mensonges, etc., pour faire son métier convenablement. Non sans devoir lutter contre ses démons intérieurs enfouis depuis bien longtemps qui remontent à la surface. (M.L.)

Paul COLIZE, *Devant Dieu et devant les hommes*, Bordeaux, Éditions Hervé Chopin 2023. Prix : 19,50€. Via *L'appel* : - 5% = 18,53€.



RACINES FAMILIALES

Dans ce premier livre, Fabienne Verstraeten part d'une vieille photo prise lors des funérailles de son grand-père sur la place communale de Jette, pour revisiter son passé familial. Résistant fusillé à Breendonck en représailles à un attentat contre l'occupant allemand, cet homme n'est enterré que deux ans plus tard. Le jeune homme de vingt ans qui suit le cercueil porté par des résistants en uniforme, c'est le père de l'autrice. Quelle a été sa vie, celle de sa famille, avec ses épisodes glorieux, mais aussi ses zones d'ombre, ses non-dits ? Une relecture pleine de tendresse attachante et de mélancolie. (J.G.)

Fabienne VERSTRAETEN, *V ou la mélancolie*, Arléa, Paris, 2023. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.



SOUVENIRS D'ENFANCE

Fille de parents algériens immigrés en France dans les années 50, Farida s'est enfuie. Elle a fait carrière dans la mode, tout en réalisant des films documentaires. Ses souvenirs d'enfance lui reviennent à l'occasion du décès de sa mère. Une vie dans les HLM misérables de Lyon, le poids des traditions, la violence dans les relations avec son père, la soumission et l'effacement de sa mère, mais aussi la solidarité avec la fratrie qui permet de tout surmonter. En toile de fond, l'autrice évoque également les tensions et les représailles entre les immigrés algériens qui ont collaboré avec l'occupant français ou les résistants. (J.G.)

Farida KHELFA, *Une enfance française*, Paris, Albin Michel, 2024. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Réenchanter les rites. Avec Gabriel Ringlet, professeur émérite UCLouvain, prêtre, écrivain, chroniqueur, le 16/05 à 14h, auditoires Roi Baudouin, av Mounier 40.

☎010.47.41.86

✉cgf@uda-uclouvain.be



DAMPREMY (CHARLEROI). Les couples royaux de Belgique. Avec Patrick Weber, journaliste, chroniqueur royal, écrivain, scénariste, le 23/05 à 13h30, CEME, rue des Français 147.

☎0473.12.01.32

✉hainautseniors.charleroi@hainaut.be

LIÈGE. Repoussons les frontières de la démocratie. Avec Thierry Beaudet, président du Conseil économique social et environnemental français, le 24/05 à 20h, Cité Miroir, place Xavier Neujean 22.

☎04.230.70.50

✉info@citemiroir.be

LIÈGE. Les 7 ingrédients secrets

de mon management. Dans le cadre des Grandes conférences liégeoises, avec Thierry Marx, cuisinier, le 16/05 à 20h15, Palais des congrès, Esplanade de l'Europe 2.

☎04.221.92.21 ✉info@gclg.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Être créatif dans un monde numérique. Avec Luc de Brabandere, philosophe, le 14/05 à 14h, UCLouvain, auditoire Montesquieu, place Montesquieu 1.

☎010.47.41.86

✉cgf@uda-uclouvain.be

MONS. Créer au temps des catastrophes. Avec Pierre-Paul Renders, auteur du site Les arbres qui marchent, le 16/05 à 20h, atelier des FUCAM, rue du Grand Trou

Houdart.

✉artetspiritualitemons@gmail.com

NAMUR. Transformation des régimes démocratiques en Europe : des adversaires politiques devenus ennemis politiques ? Avec Jérémy Dodeigne, le 15/05 à 17h, Palais provincial.

☎02.421.73.12

✉info@academieroyale.be



Formations

BRUXELLES. Parcours de théologiens. Avec Bernard Pottier, docteur en théologie, le 16/05 à 20h, Forum Saint-Michel, bd Saint-Michel 24.

☎02.739.34.51

✉accueil@forumsaintmichel.be

BRUXELLES. Cycle de formation avec les bâtisseurs : Nation, Mi-

gration, Mondialisation. Les 14 et 21/05, 04 et 18/06, de 19h30 à 21h30, Salle Doyen Boone, chaussée Saint-Pierre 208.

☎0488.24.17.21

✉batisseurs.bxl@gmail.com

FLOREFFE. Depuis 1957, l'Europe dans nos vies. Avec Rudy De Leeuw, ancien président de la

Confédération européenne syndicale, le 25/05 à 10h, Studio, rue du Séminaire 4.

☎0474.53.41.52

✉info@centreculturelflorefe.be

LIÈGE. Derrière l'écran de fumée du conflit parental. Journée d'étude avec Catherine Denis, psychologue et thérapeute familiale, le

04/06, Palais des Congrès.

☎04.223.10.99 ✉info@parole.be

WÉPION. Adieu la performance ! Bonjour la robustesse ! S'inspirer du vivant pour changer de cap ?

WE de formation organisé par le CEF-OC (Centre de Formation Cardijn), les 15 et 16/06, La Marlagne, chemin des Marronniers 26.

☎081.23.15.22 ✉info@cefoc.be

Retraites

BRUXELLES. En chemin, jeunes en prière. Relais bruxellois d'Orval (18 à 35 ans). Le 17/05 de 19h45 à 21h45, sœurs de Saint-André, av Lambeau 108.

☎0478.49.26.47 ☎02.735.09.08

BRUXELLES. Lumière sur ma route, ta Parole, Seigneur ! Marcher et prier en forêt (rando des rhodo-

dendrons). Le 19/05, de 9h30 à 17h, départ de La Hulpe.

☎0486.49.61.92

✉petitbeatrice@yahoo.fr

FLEURUS. Comme des arbres qui marchent : quel lien entre les enjeux écologiques et la vie spirituelle ? Avec Pierre-Paul Renders, du 03 (18h) au 10/05 (18h), abbaye

de Soleilmont, avenue Gilbert 150.

☎071.38.02.09

✉sol.accueil@proximus.be

SPA (NIVEZÉ). L'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse. (retraite de Pentecôte). Avec Jacques Hospied, du 13 au 19/05, Foyers de Charité, av Peltzer de Clermont 7.

☎087.79.30.90

✉foyerspa@gmail.com

TOURNAI (QUÉVY). Éloge de la sagesse. Harangue d'Elihou (Job 28.30-37). Avec M. Galland, Sr. Christiane, A. Lemoine, S. Naveau, V. Minet, M. Van Herck, le 25/05, de 8h30 à 12h30, Maison de Mesvin, chaussée de Maubeuge 457.

☎065.35.15.02

✉maisondemesvin@evechetournai.be

Et encore...

BEAURAING. Les images de Dieu et leurs implications en pastorale. Colloque, le 30/05 de 9h30 à 17h, Sanctuaire de Beauraing.

☎0493.83.96.76

✉isabelle.michiels@diocesedenamur.be



BRUXELLES. Les 5 sens chez les plantes et les animaux : comment perçoivent-ils le monde ? Organisé par Les Amis du Scheutbos, le 19/05 à 10h, rue du Scheutbosch,

cabane des gardiens du parc régional. ✉scheutbos@yahoo.com

CHARLEROI. Biketour : promenades à vélo dans Charleroi avec visites guidées. Organisées par le CAL-Charleroi, les 05/05 et 14/07.

☎0476.45.31.57

FLÉMALLE (AWIRS). Découvrir le riche patrimoine de l'église Saint-Étienne et le quartier ancien des Awirs. Avec Anny Lecocq, guide conférencière, le 19/05 à 14h, place de l'église. Distance : 5 km, durée : 1h30.

☎04.233.67.87

✉Tourisme@flemalle.be

LIMAL (WAVRE). Le chandelier d'Alfred de Musset, par la compagnie Liberarte. Les 08 (20h) et 09/05 (14h30 et 20h), chapelle de Profondsart, rue de Grandsart 13 bis.

✉compagnie.liberarte@gmail.com

NAMUR. Les coulisses du Namur Concert Hall. En compagnie d'un guide touristique et des responsables de l'institution, le 04/05 à 14h, rue Rogier 82.

☎081.24.64.49

✉info@namurtourisme.be

ORVAL. Exposition : Lumières du crucifié en Gaume. Avec le peintre Antoine Julien, jusqu'au 16/06, Musée de l'Abbaye d'Orval.

☎33.6.62.26.42.81

✉teatropera1@gmail.com

VAUX-SOUS-CHÈVREMONT. Pièce de théâtre biblique : Les petits chiens inspirée des Évangiles. Créée et jouée par la troupe du Théâtre Buissonnier, le 19/05 à 20h, église de Vaux-sous-Chèvremont, rue de la Coopération 1.

☎0478.92.81.01

✉jeanpierreleroy@scarlet.be

VIDE SPIRITUEL

Merci pour cette nouvelle livraison de L'appel.

Le titre de l'édito, le « Guère de religion », m'a fait penser à une phrase d'Emmanuel Todd que j'aime bien : « J'ai toujours pensé que le vide religieux en disait long sur le désarroi d'une société. Or, ce qui rendait cet état de vide religieux supportable, c'était l'existence d'un système terrestre de sécurité sociale, aussi bien à travers le système hospitalier que le système de retraite. J'ai peur de ce que peut devenir une société en état de vide spirituel absolu ayant perdu le sentiment de sécurité matérielle minimale. »

Étienne de CALLATAÏ

THERMODYNAMIQUE

Mon article de ce mois livre une réflexion sur la manière dont la thermodynamique permet d'appréhender l'avenir pour la terre. Voici le lien pour y accéder:

<https://micheldamar.wordpress.com/2024/04/07/quel-avenir-pour-la-terre-une-reflexion-a-la-lumiere-de-la-thermodynamique/>

Michel DAMAR

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 40 €
 À verser au compte : BE32-0012-0372-1702
 BIC : GEBABEBB

Communication : nouvel abonnement

L'appel

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens
 Adresse : rue du Lombard 8, 5000 Namur
 Tél/Fax : 0475.36.69.78
 Site web : www.magazine-appel.be

Soit 4 €
par mois
seulement



Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Éditeur responsable
 Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
 Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
 Stephan GRAWEZ

Secrétaire de direction
 Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
 Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
 Jacques BRIARD, José GERARD,
 Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
 Thierry MARCHANDISE,
 Christian MERVELLE,
 Gabriel RINGLET,
 Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement
 Bernadette Wiame,
 Véronique Herman,
 Gabriel Ringlet



Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

OFFRE DÉCOUVERTE

Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessus ou à recopier et envoyer à :
secretariat@magazine-appel.be

Madame/Monsieur.....désire recevoir
 un exemplaire gratuit du magazine L'appel

Rue : Numéro :

Code Postal : Ville :

Adresse e-mail :

Tél :

www.magazine-appel.be

<https://fr-fr.facebook.com/lappelmagazine>

<https://twitter.com/magazineapp>

NOTRE ENGAGEMENT POUR NOTRE MAISON COMMUNE

PAS SANS VOUS.

SENSIBILISATION

FORMATION

PLAIDOYER

ANALYSE

Les dons de plus de 40€ donnent droit à une réduction d'impôts

Soutenez **une ONG à taille humaine**, mais à portée internationale.

BE 30 0682 3529 1311 - Communication: **DON APPEL**

Toutes nos pistes d'engagement sur justicepaix.be



Comprendre pour mieux agir